

Versions d'auteur. Formulations définitives dans "Le tour du monde des concepts", dirigé par Pierre Legendre, Fayard, Paris, 2014.

VÉRITÉ

R. Camus

Deux mots russes se taillent la part du lion dans les traductions russes du mot *vérité* :

Le mot *pravda* a donné son nom au journal des bolchéviques puis au principal organe de presse officiel de l'URSS. Les dénominations longues – *Pravda du nord*, *Pravda des ouvriers*, *Pravda du travail* etc. furent réduites au substantif puis, une décennie après la création du journal, apparut le célèbre logotype dont les lettres de facture archaïsante rappellent une autre acception de ce mot : « justice ». Sous **ПРАВДА** ce nom est connu le premier recueil de lois en terre slave de l'Est : la *Pravda Rus'skaja* (XIe siècle) « Loi / Justice russe ». L'ambivalence, plutôt caractéristique des emplois médiévaux du mot, s'est matérialisée dans deux adjectifs dérivés : *pravd-n-yj* « qui agit de manière juste », *pravd-iv-yj* « qui dit la vérité ». Nous adopterons désormais la notation « vérité-justice ».

Le second mot n'a pas non plus échappé aux feux de la rampe internationale, quoique de manière plus spectrale : *istina*, traduit exclusivement « vérité » en français, est régulièrement confronté à des termes issus d'autres traditions philosophiques que la tradition russe. L'ouvrage célèbre du père Florenskij intitulé *La Colonne et l'affirmation de la vérité [istina]* s'ouvre sur un tableau polyglotte :

	По содержанию.	По формѣ.
Непосредственное личное отношение.	Русское <i>Истина.</i>	Греческое <i>'Αλήθεια.</i>
Опосредствованность обществѣ.	Еврейское <i>אמת.</i>	Латинское <i>Veritas.</i>

ligne 1 : « relation subjective directe »
 ligne 2 : « médiatisation par la société »
 colonne de gauche : « par son contenu »
 colonne de droite : « par sa forme »

Ce tableau situe *istina* par rapport au gr. *'αλήθεια* [alêthéia] (compris comme résistance à l'oubli : le préfixe privatif *a-* est suivi de la racine de *léthargique*, *Léthé...*), lat. *veritas* (rapproché dans le texte de l'all. *Wahrheit*, du sanskrit *vra-t-am* associé par l'auteur à un rite sacramentel), hébr. *אמת*, ['emeth] envisagé à côté de *עמוד* ['omnah] « colonne » et de *amen*). Le même catalogue, élargi à l'angl. *truth*, fut repris en 2004 dans le *Vocabulaire européen des philosophies* (2004) à l'entrée *istina* ; l'entrée *pravda* du même ouvrage renvoie au concept de justice.

La dichotomie *pravda* / *istina* ne cesse de nourrir en Russie une littérature où s'entremêlent les motifs philosophiques, philologiques, linguistiques, sémiotiques et culturologiques. Son motif central, à chaque fois déplacé et réélaboré, est bien résumé par cet aphorisme relevé par le Littré russe, le *Dictionnaire de la langue grandrussienne* de VI. Dal' : « La vérité-*istina* est unique, alors qu'il existe beaucoup de vérités-justices » (*Istina – odna, a pravd mnogo*). À la vérité-justice changeante et sociale que dit *pravda*, s'oppose la vérité-*istina* immuable.

L'opposition emprunte les voies les plus inattendues. Les auteurs contemporains s'étonnent souvent de la formule du Psautier slavon qui fait provenir la vérité-*istina* d'ici-bas, et descendre (*priniče*) du Ciel la vérité-justice (*pravda Ego* « sa vérité »). Parfois, on explique ce renversement par le positivisme substituant la vérité-*istina* censément objective de la science à la juridiction divine (*Bož'ja pravda* « justice Divine ») ; parfois encore l'on excipe du caractère normatif de la vérité-justice (*pravda* : « ce qui doit être »), par opposition à *instina* signifiant « ce qui est » : la norme aurait quitté le royaume des cieux.¹

Ce serait une gageure que d'espérer séparer ce qui, dans ce duo, ressortit aux propriétés linguistiques des mots, aux notions socioculturelles associées, à l'élaboration conceptuelle ou même aux décisions terminologiques. Mais on peut également considérer séparément chacun des termes de cette dichotomie. Prendre distance par rapport à l'opposition culturelle permettra de restituer chacun de ces mots à sa diachronie (notamment son étymologie) et sa synchronie propres. Cela nous autorisera en outre d'intégrer aux traductions du mot *vérité* un troisième larron : l'avatar slave de la racine du latin *veritas*.

Trois candidats à la traduction seront donc envisagés en amont des relations mutuelles qu'ils nouent, avant de revenir *in fine* sur leurs statuts respectifs en tant que mots de la langue russe, et sur les rapports variés qu'ils entretiennent avec les conceptions de la vérité.

1. De la *vera* à la *verifikacija*

L'avatar slave de la racine indoeuropéenne représentée dans le mot *vérité* (cf. le latin *vērus*, l'allemand *wahr* « vrai ») est le substantif *věra*. Ce mot est généralement employé dans les plus anciens textes dans son sens « foi, croyance, conviction » conservé en russe moderne et partageant avec le verbe correspondant la possibilité d'une rection prépositionnelle : *vera v Allaxa* « la foi en Allah » comme *verit' v Allaxa* « croire, avoir foi en Allah » (comparer : *verit' Alle* « croire Alla [prénom féminin] »).

On mentionne toutefois en vieux russe quelques rares occurrences glosées sur « vérité », comme dans cet extrait de la traduction de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe² :

(...) *Ižeju pitašesą jazykŭ ego. no mudrostiju vŭzložaše věru na loži [hypat. Ižjuu]. i krasąšesą lestiju pače věnca.*

« c'était de mensonges que se repaissait sa langue, mais il avait la sagesse de déposer quelque vérité sur ces mensonges ; la tromperie était pour lui un ornement plus haut que la couronne » (d'après une proposition de traduction de J. Breuillard, com. pers.).

Cette vérité déposée sur le mensonge – littéralement *superposée* (v.-r. *vozložiti* / gr. *epitheinai*) – est donc une vérité cosmétique. C'est du reste ce que dit sans ambiguïté l'original grec au moyen du mot *pistis* « foi, confiance, crédit » :

(..) *deinos d'epithenai pistin tois epseusmenois*

litt. « habile à mettre (inspirer) la confiance dans les mensonges »

« habile à donner crédit à ses inventions » (trad. R. Harmand, éd. française de Th. Reinach, 1900-32, en ligne)

¹ Ces deux positions sont par exemple celles de Ju. Stepanov et A. Šmelëv respectivement (références *infra*). Elles illustrent bien le type de chassés-croisés entre langage, société et pensée – et de coq-à-l'âne ! – auquel donne lieu le couple *pravda / istina*.

² Je dois à Florent Mouchard l'identification de ce passage intégré dans une lecture à peine modifiée à la Chronique hypatienne (c'est cette version tardive que cite le dictionnaire de vieux russe de Sreznevskij (1893, T.1). Jean Breuillard et Claire Le Feuvre m'ont obligeamment fait part de leurs propres interprétations de ce passage. L'analyse présentée ici est mienne.

Le *topos* du mensonge fardé de vérité implique une vérité qui occulte³, une vraisemblance en trompe-l'œil à l'opposé de la vérité comme dé-voilement (*a-letheia*⁴). La seconde occurrence mentionnée par les dictionnaires confirme que l'interprétation « vérité » se fait jour lorsque *věra*, sans complément de nom, se substitue au mensonge :

Lůža i ne věra přemože na zemli (extrait de la traduction des *Pandectes* d'Antioche, man. XIe s. du Monastère de la Nouvelle Jérusalem, cit. in *Slovar' drevnerusskogo jazyka* (XI-XIV), M., 1989, T.2.)
« Le mensonge et non la vérité (*pistis*) s'est établi sur terre. »

Du vrai là où il y a – ou pourrait y avoir – du faux : cette contingence implique une autonomie entre l'état de choses qui garde son opacité, et un jugement de vérité fondé indépendamment. Elle se retrouve *mutatis mutandis* dans la définition de *vera* donnée dans le plus récent *Dictionnaire de l'Académie impériale* (1892) : « la reconnaissance comme vérité (*istina*) de ce que nous ne voyons ni ne savons (...) ». Et surtout, elle est cohérente avec les emplois des dérivés de *vera* dans la langue contemporaine : l'adverbe *verno*, l'adjectif *vernyj*.

Le dérivé adverbial *verno* et son antonyme *neverno* s'emploient comme prédicats de vérité en contexte logique : *Esli verno, čto P...* « S'il est vrai que P » ; *verno* marque ici la prise en compte de circonstances qui rendent vraie la proposition : les *truth-makers*, en russe *verifikatory* (mais angl. *true* et *false* se traduisent respectivement *istinno* et *ložno* dans les tables de vérité).

La prise en compte d'un point de validation extérieur rend également compte des interprétations de l'adjectif *vernyj* qui ont trait à la fiabilité – ce à quoi autrui peut apporter crédit : une traduction ou un ami fidèle (*vernyj drug, perevod*), une conclusion juste (*vernyj vyvod*), l'oreille absolue (*vernyj slux* – étant entendu que « absolu » implique précisément un jugement relatif) etc. D'où une autre traduction de *vérité*, dérivée cette fois-ci de l'adjectif : le nom de qualité *vernost'* pourra qualifier une œuvre d'art⁵ : *vernost' portreta* « la vérité [artistique] d'un portrait » s'oppose à l'exactitude d'un portrait-robot (*pravil'nost' portreta-robot*) et suppose que quelque chose qui est identifié dans l'œuvre mais pas dans le modèle étaye le jugement subjectif.

2. La vérité-justice (*pravda*)

Le radical de *pravda* se retrouve dès le vieux slave dans l'adjectif *pravŭ* « rectiligne, droit, juste (agissant en conscience), qui a raison ». Cet adjectif est lui-même constitué de deux entités identifiées au stade indoeuropéen comme **pro-* (qu'on retrouve tel quel en latin) et **uo-* renvoyant à la racine signifiant « croître » du grec *physis*, fr. *futur*. Si ces rapprochements repris dans tous les ouvrages étymologiques consultés sont exacts, l'adjectif slave serait en correspondance terme à terme avec le latin *probus* < *pro-bo-s* « qui pousse bien (ou droit) » en parlant d'une récolte (d'où fr. *prouver*, *probant*, *probable*). La vérité-*pravda* est celle du droit chemin.

À ce radical s'ajoute à date ancienne un suffixe (slave commun **prav-ŭd-a*) attesté dans trois ou quatre mots slaves seulement. On tient généralement que ce suffixe s'est adjoint au

³ L'interprétation proposée ici reprend en la retournant celle que suggère la traduction anglaise : *His tongue fed on lies and his mind relied on them* « Sa langue se repaissait de mensonges et son esprit s'y fiait ». (George A. Perfecky, *The Galician-Volynian chronicle. The Hypatian Codex* (Vol. 2), Harvard Series in Ukrainian Studies, W. Fink, 1973 : 31). Prise au pied de la lettre, la lecture de Perfecky est tout à fait improbable, la traduction par « et » (*and*) neutralise sans raison la conjonction adversative qui oppose mensonges et *věra* dans l'original.

⁴ M. Heidegger glosait *Un-verborgenheit* et *ent-bergen* (*Parmenides*, 1982, 1992), trad. « dé-cèlement » par Th. Piel (*Parménide*, Gallimard, Bibliothèque de Philosophie, Paris, 2011).

⁵ Ce fait est relevé par Arutjunova, 1998 : 584.

radical de l'adjectif cité ci-dessus⁶ : cela fait du dérivé *prav-d-a* un nom signifiant littéralement « ce qui est juste, droit etc. » Toutefois une théorie isolée mais fort cohérente envisage une autre voie de suffixation⁷, qui part quant à elle du verbe correspondant. Cette explication a bien des avantages : elle lève une énigme de forme (le *-ř-* précédant le *-d-* du slave commun **pravida* proviendrait du radical du verbe : **prav-i-ti*) ; elle permet aussi de rendre compte du sens dynamique d'une expression vieux-russe *pravida želězo (sic)* « supplice/épreuve du fer » ; enfin, elle est soutenue par la forme et le sens de l'antonyme *krivda* < *krivida* : cet autre dérivé en *-d-* désigne non pas la propriété de ce qui est *krivoj* « tordu, courbé, pas droit », mais bien « le fait de rendre tortueux » ou « l'accomplissement de méfaits ». En bref, le substantif *pravda* fut construit, pour les uns, comme un nom de qualité, pour les autres, comme un nom d'action : deux manières pour un nom de fonctionner comme un *prédicat*.

De fait, *pravda* peut être décrit du point de vue de ses trois principaux fonctionnements grammaticaux comme ce qu'un sujet prédique :

- comme substantif au sein d'un syntagme nominal, *pravda* a la particularité d'être parfois quantifié : dénombré en autant d'instances partiales ou partielles (*U každygo Pavla svoja pravda* « Chaque Pavel a sa *pravda* » ; *Tvoja pravda* /lit. ta vérité/ « C'est toi qui avais raison » ; *polupravda* « une semi-vérité »), d'où le besoin de totalisation en contexte juridique : « dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité » (*skazat' pravdu, vsju pravdu i ničego, krome pravdy*). Le substantif *pravda* se quantifie comme les désignations de matière (*kaplja pravdy* « une goutte de vérité », *dolja pravdy* « une dose de vérité », *čast' pravdy* « une partie de la vérité »). Enfin, en référence à la norme désignée par le substantif *pravo* « le droit », il renvoie aux modalités de sa mise en œuvre ; les traductions « justice » ou « loi » sont caractéristiques des textes vieux-russes (d'où les dénominations des anciens codes juridiques : la *Pravda* russe, ou encore la Loi Salique : *saličesakja pravda*), mais on en trouve un écho dans le complément au génitif de l'expression *iskat' pravdy* « chercher justice ».

- comme prédicat indéclinable au sein d'une proposition, *pravda* qualifie des jugements singuliers sur des événements ou des faits particuliers :

Pravda li, čto on priexal' ? « Est-il vrai qu'il est arrivé ? »
Da, pravda « Oui, c'est vrai. »
Nepravda « Ce n'est pas vrai ».
Čto pravda « Cela est la vérité »

- comme mot du discours, *pravda* est non seulement indéclinable mais aussi employé hors syntagme tantôt comme un adverbe de phrase, tantôt comme « mot introducteur » : ce terme grammatical russe désigne des unités isolées par la ponctuation et plutôt situées en début de phrase. L'unité intégrante n'est plus le syntagme ou la proposition, mais un énoncé pris dans un enchaînement discursif, suivant deux logiques différentes⁸ : tantôt *pravda* qualifie un énoncé comme adéquat à l'état de choses dont on parle (cf. la question confirmation *On*

⁶ Spécialement Cejtin R. M., « O značenijax staroslavjankix slov s kornem *prav-* » [Au sujet des significations des mots vieux slaves à racine *prav-*], *Ėtimologija*. 1978. M., 1980 : 62.

⁷ Cette hypothèse isolée est due à O. N. Trubačev qui l'a exposée de diverses manières à plusieurs reprises : « Slavjanskaja Ėtimologija i praslavjanskaja kul'tura » [Étymologie slave et culture protoslave], in *Slavjanskoe jazykoznanie. X meždunarodnyj s'ezd slavistov*. M., 1988 : 339. *Ėtimologičeskij slovar' slavjanskix jazykov* [Dictionnaire étymologique des langues slaves], vol. 12 : 175-176. *Ėtnogenez i kul'tura drevnejšix slavjan (lingvističeskie issledovanija)* [Ethnogénèse et culture des anciens Slaves (études linguistiques)] , M., Nauka, 2002 (première éd. 1991) : 222-223.

⁸ Ils sont mis en évidence par D. Paillard, article *pravda* du recueil *Diskursivnye slova russkogo jazyka : kontekstnoe var'irovanie i semantičeskoe edinstvo* [Les mots du discours du russe : variation contextuelle et unicité sémantique], M., Azbukovnik, 2003 : 27-49. Les deux brefs énoncés cités plus bas en guise d'illustration proviennent d'un article du même auteur où cette distinction entre « pertinence » et « adéquation » est généralisée à tout dire : « Marqueurs discursifs et scène énonciative » in *Connecteurs discursifs*, S. Hancil éd., Presses Universitaires de Rouen : 13 – 39 (également en ligne).

pravda priexal ? « C'est vrai qu'il est venu ? » ; tantôt il signifie qu'un second dire remet en question la pertinence d'un premier du point de vue de l'adéquation au monde (*On ne priexal. Pravda, on byl bolen* « Il n'est pas venu. Il est vrai qu'il était malade » : le premier dire ignorait donc un élément essentiel).

3. La vérité-*istina*

Les étymologies concurrentes de *istina* semblent explorer les diverses inscriptions contextuelles du mot, disposées en cercles concentriques comme les anneaux de croissance sur la section d'un tronc d'arbre. Il y a tout d'abord une étymologie spontanée, sinon « populaire » puisqu'elle est surtout le fait des philologues et des penseurs : elle consiste à dériver *istina* de *est'* « il est », jadis forme conjuguée du verbe « être ». Ce qui rappelle qu'*istina* accède souvent à la fonction de prédicat au moyen de la copule *est'* caractéristique en russe des énoncés à valeur universelle :

« On ne dit pas *Èto učenie istina* [lit. 'Ce dogme (est) *istina*'], mais il est naturel de dire *Xristianskoe učenie est' istina* 'Le dogme chrétien est la vérité' »(N. D. Arutjunova⁹)

Une autre conjecture en fait un analogue slave du latin *ex-sistere, ex-stare* : cela revient à lire dans le mot l'élément *iz-* – avatar slave du latin *ex-* – qui indique la filiation slavonne du mot, l'ancrage de *istina* dans le « latin des Slaves ». L'expression *dire la vérité* se traduit avec *pravda* en russe (*govorit' pravdu*), mais avec *istina* en slavon (*glagolati istinu*) et dans les incrustations slavonnes au sein des textes russes modernes (*izrekat' istinu*). Ce montage justifié uniquement par une ressemblance de structure fait écho à une autre hypothèse, celle d'un composé de deux déictiques **is-to* parallèle au latin *iste, ista, istud* « celui-là même » : dans les deux cas, *istina* serait le produit (certes légèrement anachronique) d'une néologisation dont les modèles sont les traditions philosophiques grecque et latine.

Vient enfin une hypothèse plus rarement mentionnée, qui resitue le mot dans la sphère juridique et confirme de manière lumineuse le couple qu'il forme avec la vérité-justice (*pravda*)¹⁰. Cette hypothèse repose sur les valeurs de l'adjectif vieux-russe *istŭ* « celui-là même ; véritable » et ses dérivés : les substantifs *isto* « somme empruntée sans décompte d'intérêts » (autrement dit : la somme telle qu'elle fut empruntée) et *istcy* « les parties en présence dans un procès » (donc pas seulement le demandeur comme en russe moderne, mais également le défendeur). Sens, forme et sphère d'emploi justifient un rapprochement de l'adjectif *istŭ* avec l'étymon du mot *justice* : l'adjectif latin *iustus* « juste, conforme au droit, légitime, normal », lui-même dérivé du substantif *iūs, iūris* « droit, justice ». E. Benveniste¹¹ fait remonter ce terme à une racine indoeuropéenne qu'il note **ye/ous* : en suivant les emplois rituels des correspondants de cette racine dans les langues de l'Inde, Benveniste suggère une double valeur étymologique : « ce qu'il faut dire », et « ce qu'il faut faire ». D'où, pour le répondant slave et son dérivé singularisant en *-in-* (*ist-in-a*) : ce qui est le cas en vertu d'un rituel, d'un *fiat*.

⁹ « *Pravda i istina. Problema kvantifikacii* » [*Pravda et istina. Problème de quantification*], in *Linguistique et slavistique. Mélanges offerts à Paul Garde*, éd. M. Guiraud-Weber, Ch. Zaremba, Aix-en-Provence – Paris, Un. de Provence – IES, 1992, t. 1 : 25. Les nombreux travaux de N. Arutjunova sur *pravda* et *istina* sont réunis dans 100 pages denses de son livre *Jazyk i mir čeloveka* [Le langage et le monde de l'homme], M., 1998, *Jazyki ruskogo kul'tury* : 543-642.

¹⁰ Elle est reprise à la morphologie du vieux slave de A. I. Sobolevskij (1891) par Ju. Stepanov dans une note étymologique richement documentée de *Konstanty: slovar' ruskogo kul'tury*, M., Akademičeskij proekt, 2001 (2^{ème} éd). On trouvera également chez Stepanov les références au parallèle avancé par Toporov avec le lat. *istud*.

¹¹ *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, vol. 2, Ed. de Minuit, Paris, 1969, en particulier 112-114.

Grammaticalement, tout oppose *istina* à *pravda* : *istina* s'emploie exclusivement comme constituant de syntagme nominal, ne se prête guère à la quantification et se réclame d'un jugement à portée universelle. Cela autorise son usage en qualité de reprise requalifiant un fait (singulier) comme relevant de la vérité (générale) :

Poëty roždajutsja v provincii, a umirajut v Pariže. Na našej počve èta istina priobretaet sotni smyslov i ottenkov, v tom čisle žitejskix (cité par Arutjunova, 1992 [cf. note 6] : 24)

« Les poètes naissent en province et meurent à Paris. Au vu des conditions qui sont les nôtres, cette vérité (*istina* /**pravda*) acquiert des centaines de significations et de nuances, y compris dans le quotidien »

Il serait impossible d'employer *pravda* ici : la singularité de la prédication effectuée par *pravda* bloque toute possibilité de reprise.

De la même façon, les adverbes *istinno*, *poistine*, *voistinu* « véritablement » expriment une solidarité à la sagesse des nations (« on a bien raison de dire/penser que... ») ou justifient un cliché métaphorique : l'expression française *Elle a vraiment des mains en or* se dira avec *poistine*, sauf si l'or en question est la matière utilisée pour la confection d'une statue, sens possible avec *i vpravdu*, littéralement : « et en vrai »¹².

Les déterminations que supporte *istina* ont une fonction exclusivement classificatoire. *Istina religii* « la vérité de la religion », *istiny nauki* « les vérités de la science » ne font que spécifier des types de vérité, de même qu'il existe des vérités simples (*prostye*), éternelles (*večnye*), rebattues (*izbitye*) ; alors que les expressions *pravda naroda* « la vérité du peuple » ou *pravda človeka* « la vérité de l'homme » signifient ce qui est vrai du peuple, de l'homme.

Des trois grandes traductions du mot *vérité*, seul *istina* paraît relever de l'entreprise de penser le monde propre aux concepts, et se prête à ce titre plus aux définitions qu'en donne tel ou tel autre philosophe qu'à un fonctionnement prédicatif. A moins de l'employer pour requalifier un dire (« Xi... cette vérité [*istina*] »), ou encore de construire à partir de ces nom des dérivés : le radical *istin-*, élargi au moyen du suffixe *-n-*, fournit l'adjectif *istinnyj* « vrai, véritable » et le nom de qualité *istinnoŝt'* « caractère de ce qui est vrai », qui lance un nouveau cycle de dérivation : *istinnoŝtnyj* « propre à ce qui a le caractère de vérité » (*istinnoŝtnaja funkcija* « fonction de vérité » en logique), et *istinnoŝtnoŝt'* correspondant aux emplois logique de l'angl. *truthness*. Le concept se fait alors unité terminologique.¹³

L'emploi prédicatif est *a contrario* l'emploi privilégié de *pravda* : *uznat' pravdu* « apprendre la vérité », c'est apprendre quelque chose qu'un sujet qualifie de vrai¹⁴ ; *poznat' istinu* « connaître la vérité » signifie que le vrai se donne comme tel indépendamment de tout sujet.

Quant à l'avatar slave de *vērus*, *vrai*, etc., à savoir le morphème *ver-* qui accède au jugement de vérité essentiellement par la médiation de ses dérivés adverbiaux, adjectivaux ou

¹² E. S. Jakovleva, *Fragmenty jazykovoï kartiny mira (modeli prostranstva, vremeni i vosprijatija)* [Fragments de représentation linguistique du monde (modèles de l'espace, du temps et de la perception)], M., Gnozis, : 272-281.

¹³ Sur cette distinction entre mots-concepts et mots-termes élaborée dans le cadre du groupe Invariants lexicaux (Laboratoire LLF, Paris 7), cf. notamment S. de Vogüé, « La langue entre cognition et discours », in Jean Chuquet (éd), *Le langage et ses niveaux d'analyse, Cognition, production de formes, production du sens*, Rivages, Presses Universitaires de Rennes, p. 33-44.

¹⁴ Il peut s'agir d'un dire ou d'un état de chose, en fonction des emplois. *Contra* cette formulation malaisée : « *Pravda* est la caractéristique d'un dire [vyskazyvanie] sur le monde qui correspond à la vérité [*istina*] (mais pas ce dire lui-même). » (A. D. Šmelëv, *Russkaja jazykovaja model' mira* [Le modèle linguistique russe du monde], ed. Jazyki slavjanskoï kul'tury, M. 2002, p. 190. C'est nous qui soulignons, R.C.) Dans *Èto pravda* « Cela est vrai », *èto* « cela » paraît bien renvoyer à un énoncé.

nominaux (radical *ver-* + *-n-*), il paraît quant à lui impliquer l'existence d'une instance de validation externe qui garde une distance entre le monde et les mots.

Loi

Rémi Camus. Version d'auteur avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

Un jeu de mots russe réinterprète à sa façon le proverbe latin : *Dura lex, dura...*, ce qui signifie « Quelle idiote (= *dura*), la loi, quelle idiote ». Le registre du dénigrement se retrouvera dans les traductions autorisées du mot *loi*, mais pas le mot lui-même : le russe courant ne possède guère de vocable d'étymologie commune avec *lex*, *legis* ; *legitimnyj* « légitime » et ses dérivés sont réservés aux contextes didactiques à l'instar de tant d'emprunts tardifs au fond lexical international.

En terrain slave, le pendant de notre *loi* est un terme ancien, largement partagé dans les langues slaves et qui a lui-même essaimé en son temps. C'est celui qu'empruntait l'Empereur byzantin Constantin VII Phorphrogénète dans les années 948-952¹ lorsqu'il décrivait des rites de populations turcophones des pays du nord :

(...) quand les Pétchéniègues eurent prêté serment à l'agent imperial selon leurs zakana (...) (§8)

(...) ainsi ils firent de lui leur Prince selon la coutume (ethos) ou (kai) le zakanon des Khazars, en l'élevant sur un bouclier. (§38)

Le substantif neutre *zakanon*, ici dûment décliné, n'est autre qu'une adaptation du slave commun **zakonŭ*, l'expression s'interprétant « selon leurs us » ou « selon leur(s) loi(s) ». Ce mot s'est acclimaté en grec médiéval à date ancienne, d'où l'alternance vocalique - *zakónŭ* / *zákan* – puis fut réemprunté et figure encore en grec moderne (*zakóni*)². Il est très largement représenté dans les langues slaves contemporaines : langues slaves de l'Est et du Sud (*zakon*), mais aussi tchèque et slovaque (*zákon*). Capté par la sphère religieuse pour traduire *nomos*, ce mot n'est donc pas particulièrement lié au slavon, ce « latin de l'orthodoxie » : il appartient au fonds identifié comme vernaculaire et s'est diffusé via ses chemins propres (cf. *infra*).

Le radical *-kon-* de *zakon* se retrouve dans le substantif *kon* qui a peut-être désigné un piquet servant à border des parcelles ; en russe contemporain, il désigne une ligne délimitant l'aire de certains jeux de lancer, ou encore les alignement de quilles qu'il faut faire tomber, l'emplacement où se déposent les mises au jeu de hasard... bref, une ligne démarquant un emplacement stratégique. Il se retrouve dans un diminutif bien attesté en slave *konec* « fin » et, avec une consonne modifiée par l'alternance vocalique, sous la forme *-čen-* / *-čq-* (russe moderne : *načat'* « commencer », *načalo* « début, principe ») ; *-kon-* serait donc cette clôture que supposent aussi bien le terminus que le commencement³.

¹ Traité connu sous son nom posthume latin *De administrando imperio*. Je traduis du grec à partir de l'édition *Constantine Porphyrogenetus. De Administrando Imperio*. Greek text edited by Gy Moravcsik, English translation R. J. H. Jenkins. New, Revised edition. Dumbarton Oaks, Center for Byzantine Studies, Washington, 1985 (vol. 1).

² P. Kretschmer, "Die slavische Vertretung von indogerman. *o*", *Archiv für slavische Philologie*, 27, 1905 : 232.

³ Cf. l'analyse que donne M. Heidegger du grec *περας* [peras] « limite » dans son *Parménide* (trad. Gallimard, 2011 : 135). Ou encore les particularités du verbe français *commencer* : R. Camus, « Quelques aspects de commencer », in *LINX*, numéro spécial : « Variation sémantique et syntaxique des unités lexicales : étude de six verbes français », N° 50, 2004 : 81-102 (*passim*).

Pour ce qui est du préfixe, les textes vieux slaves opposent deux composés par préfixation :

- *pokonŭ* (ou *pokonĭ*) traduit gr. ἀρχή [*arkhē*] « commencement, principe, origine » : « la crainte du seigneur est le commencement de la sagesse » (Psaumes, 111 :10 ; autre traduction : « Principe du savoir: la crainte de Yahvé »). Son lointain réflexe en russe contemporain se lit dans *počat[aja butylka]* « [bouteille] entamé[e] ».

- *zakonŭ*, beaucoup plus fréquent, traduit en particulier le gr. νόμος [*nomos*] : Loi Divine, foi, rituels liturgiques ; c'est le terme initialement retenu pour l'Ancien et le Nouveau testament (*Vetxij / Novyj zakon*), ultérieurement remplacé par *zavet* « testament », mais aussi *jestĭstvŭnyja zakony* (Sup. 411, 26) « lois de la nature », coutume, institution.

Le rôle exact du préfixe *za-* dans ce composé est malaisé à apprécier avec certitude. Sur la foi de ses emplois réguliers dans les langues slaves contemporaines, et singulièrement en russe, on peut conjecturer ceci : la signification du composé en *za-* résulte de la prise en compte d'un point de vue extérieur à ce que marque la racine. Cf. en russe moderne *zagrănica* « l'étranger » (lit. au-delà + frontière), *Zakarpat'e* « Transcarpatie », c'est-à-dire « région située au-delà de la Carpatie ».

Mais cette caractérisation très générale laisse le choix entre au moins deux interprétations :

1) *Zakon* pourrait signifier une délimitation envisagée à l'aune de ce qui l'excède. *Zakon* s'opposerait dans ce cas à ce qu'on appelle *bezzakonie* « le non-droit, l'illégalité, l'arbitraire » ; ou encore, dans le registre de la dénonciation, *bespredel* litt. « le sans-bornes » : malversations, concussions, abus de pouvoir.

Telle est l'hypothèse que s'emploie à développer Stepanov dans l'article *Zakon* du dictionnaire « Constantes : un dictionnaire de la culture russe »⁴ :

(...) fondamentalement la loi [*zakon*] est pensée, très précisément, comme une limite au-delà de laquelle existe une autre sphère de la vie ou de l'esprit ; par conséquent, la loi [*zakon*] n'est pas une catégorie suprême à laquelle seraient subordonné tout ce qui relève d'elle, mais seulement une sorte de frontière à l'intérieur d'une sphère plus large. Le regard en provenance « de l'autre côté » de cette limite, la volonté d'adopter l'autre perspective, la non observance de la limite (pas forcément criminelle) – tel semble bien être le trait principal de ce concept culturel russe.

Et de passer en revue trois sphères culturelles associées à la loi [*zakon*], chacune reflétant à sa manière cette acception de la loi comme délimitation dans un espace plus large qui inclut son contraire ; je le synthétise en ajoutant mes propres illustrations :

- La loi juridique s'oppose à la norme éthique désignée « loi de la conscience » (*zakon sovesti*) ; cette dernière est jugée préférable, au point que « tout homme condamné selon la loi est désigné par le peuple au moyen de l'adjectif 'malheureux' [*nesčastnyj*] ». (Hertzen, *Sur le développement des idées révolutionnaires en Russie*, 1851). Un lieu commun consiste à opposer les dérivés qualitatifs *zakonnost'* litt.

⁴ Cité ici d'après la seconde édition : Jurij Stepanov, *Konstanty : slovar' russkoj kul'tury* [Dictionnaire de la culture russe], izd. 2-t, ispravl. i dop. M., Akademičeskij proekt, 2001 : 572.

« légitimité, légalité » et *spravedlivost'* « légitimité, justice, équité » (cf. ici-même l'article « vérité »), comme le faisait parmi d'autres Soljenitsyne :

Pendant des siècles les Russes ont vécu sans cette conscience juridique [*pravosoznanie*] si caractéristique des Occidentaux. Les lois [*zakony*] furent toujours considérées avec suspicion, ironie : comment pourrait-on fixer à l'avance une loi prévenant tous les cas particuliers ? Eux qui sont tous si différents les uns des autres ! Ajoutez la vénalité manifeste, bien souvent, chez ceux qui exercent la loi. Mais à la place de la conscience juridique, notre peuple a toujours connu – et connaît encore de nos jours – une attirance pour la justice vivante [*živaja spravedlivost'*] (*La Russie sous l'avalanche*, notre traduction, passage cité dans un article étudiant la *spravedlivost'* comme « concept typiquement russe »⁵)

- la loi divine (*zakon Božij*) porte en Russie le sceau de la *double foi* (*dvoeverie*) : ce terme ancien décrit la coexistence du christianisme avec des reliquats de paganisme. Stepanov insiste sur l'inscription de la double foi dans un dualisme culturel dessinant des cercles concentriques : opposition interne de l'esprit (*dux*) et de l'âme (*duša*), opposition culturelle entre une culture diurne d'inspiration orthodoxe et son antithèse nocturne puisant dans le fonds païen, *habitus* schizoïde florissant durant la période soviétique.

- les lois déterministes (*zakony nauki* « lois de la science », *zakony prirody* « lois de la nature ») interprétées sur le fond d'une protestation mystique que symbolise l'image dostoïevskienne du Palais de cristal. Cet édifice de fonte et de verre dressé à Londres pour la première exposition universelle, *parangon* du progrès des sciences, du commerce et de l'industrie, avait fourni leur image aux anti-utopies qui firent florès en Russie.

On pourrait du reste penser que le fait même de distinguer trois types de lois (loi politique, loi divine, loi naturelle) contribue à l'interprétation contrastive du terme *zakon*.

2) Suivant une autre interprétation, *zakon* représente un cadre imposé de l'extérieur⁶. Cette interprétation reste compatible avec la présence du préfixe et permettrait de comprendre l'hégémonie du terme en dehors des circuits de diffusion de la langue de culture du monde orthodoxe. Elle a l'avantage de ne pas réduire les données à des dichotomies hasardeuses ; on relève en particulier l'ambiguïté de l'adjectif négatif *nezakonnyj* dans les débats sur les privatisations : « illégal » (dans le cadre juridique) ou « illégitime » (au regard de principes supérieurs au cadre juridique).

On vérifie que les termes de l'opposition « loi / conscience » ne se trouvent pas sur le même plan. Dans la Russie tsariste, un accusé pouvait choisir entre un jugement « selon la loi » (*po zakonu*) ou « selon la conscience » (*po sovesti*) ; en voici une relation qui illustre bien ce qu'il faut entendre par « loi » :

⁵ I. B. Levontina, A. D. Šmelev, « Za spravedlivost' pustož » [“En quête de vaine justice”], in *Logičeskij analiz jazyka : jazyki ètiki*, M., 2000 ; article repris dans un recueil dont le titre parle de lui-même : Anna A. Zaliznjak , I. B. Levontina, A. D. Šmelev, *Ključevye idei russkoj jazykovoj kartiny mira* [Les concepts-clefs de la *vision du monde russe*], M., Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2005.

⁶ Cette interprétation est née au cours de discussions avec Christine Bonnot et Myriam Désert (qui a attiré mon attention sur l'aspect terminologique du débat sur les privatisations). Je reste seul responsable de l'interprétation proposée ici.

Le maire (propose) donne le choix aux citoyens : une justice selon la conscience (*sudit'sja po sovesti*), ou encore selon la loi (po zakonu), exhibant alors la multitude des livres de loi existant et terrorisant de ce fait ses concitoyens.
E. M. Garšin, *Essais critiques*, (1888)

Plus d'un siècle plus tard, lorsqu'il Vladimir Poutine imposa la « verticale du pouvoir », il opposa à la « guerre des lois » locales (*vojna zakonov*) le principe d'une loi fédérale unique, au-dessus des intérêts particuliers des divers sujets de la fédération ; son slogan, « la dictature de la loi » (*diktatura zakona*), était une référence explicite au titre de la célèbre pièce de théâtre ayant accompagné les premières années de la perestroïka, la « dictature de la conscience » (*Diktatura sovesti*, M. Šatrov) qui enchaînait les témoignages au cours d'un procès de Lénine.

La *prohibition* se dit *suxoj zakon* dont le mot à mot, « loi sèche », confirme cette interprétation de *zakon* comme régime imposé. Par ailleurs, la « Constitution » s'est longtemps dite exclusivement *osnovnoj zakon* « litt. Loi fondamentale »⁷. Inversement, les recueils médiévaux de lois coutumières, notamment le premier code juridique connu en terrain russe, puis les « lois barbares » telles que la loi salique, se disent plus volontiers avec le terme *pravda* « justice ; vérité » : on est de plain-pied avec ce que désigne *pravda* (voir ici-même l'entrée « vérité »), pas avec ce que désigne *zakon*.

Cette même distanciation se retrouve y compris dans l'emploi argotique de *zakon*. Les expressions *vor v zakone* lit. « voleur/brigand dans la loi », *xodit' v zakone* lit. « être dans la loi » etc. font référence au code très strict de la pègre russe, lequel code revendique l'héritage prérévolutionnaire et prescrit l'absence de tout pactisation avec les représentants de l'État⁸.

Enfin, presque une trentaine de mots sont des composés à premier constituant *zakono-* (-o- est une voyelle de liaison), ensemble qui privilégie plutôt la sphère juridique, sans y être cantonné. Par exemple :

<i>zakonoved</i> litt. loi + -logie	« légiste »
<i>zakonovedenie</i> litt. loi + logie	« jurisprudence »
<i>zakonoproekt</i> litt. loi + projet	« projet de loi »
<i>zakonopoloženie</i> litt. loi + position	« loi »
<i>zakonodatel'</i> litt. loi + donneur	« législateur »
<i>zakonoispolnitel'</i> litt. loi + exécuter † ⁹	« agent de l'État »
<i>zakonoispolnenie</i> litt. loi + exécution †	« mise en œuvre de la loi »
<i>zakonoposlušnyj</i> litt. loi + obéissant	« respectueux des lois »
<i>zakonomernyj</i> litt. loi + mesuré	« régulier »
<i>zakonosobraznyj</i> litt. loi + conforme à (†)	« relevant d'une nécessité »

⁷ D'où la polémique autour des déclarations du tsar Alexandre I le lors de la Diète de Porvoo qui entérina l'annexion de la Finlande à l'Empire russe en 1809. La Russie s'engageait à observer la ou les « *konstitucija* » (tantôt au singulier, tantôt au pluriel), ce qu'il fallait entendre – des variantes ultérieures l'ont bien marqué – « institutions » (*ustanovlenija*) : pour ce qui est de la constitution, la Finlande dépendait de la Suède. Le malentendu sur le mot *konstitucija* est relevé par H. Tapani Klami, *The Legalists. Finnish Legal Science in the Period of Autonomy (1809-1917)*, Helsinki, 1981.

⁸ Cf. les références précises citées par la Wikipedia russe dans l'article consacré à la dénomination « *vor v zakone* ».

⁹ Les termes vieillissants sont signalés par †, les termes vieillissants par (†). La comparaison des entrées respectives du Dictionnaire de l'académie impériale (vol. 2, fasc. 4) et des deux grands dictionnaires de l'époque soviétique (1957, 1995) indique que ces composés, encore pléthoriques aux XIXe siècle, sont en léger recul.

zakonoprestupnik litt. loi + criminel
zakonoučitel' litt. loi + professeur †

« un hors-la-loi »
« professeur de la foi »

etc.

Il paraît assuré qu'ils poursuivent un modèle de composition nominale issu en droite ligne d'une des sources du russe littéraire, la langue dite de Chancellerie (*prikaznyj jazyk*¹⁰), mélange très particulier de slavon ecclésiastique et de vieux russe.

La transversalité thématique du vocable *zakon*, son effet sémantique de distanciation et son réemploi comme quasi-préfixe en composition lui donnent une allure de méta-concept.

¹⁰ T. V. Kortava, *Moskovskij prikaznyj jazyk XVII veka kak osobyj tip pis'mennogo jazyka* [la langue de chancellerie moscovite du XVIIe s. comme type de langue écrite], M., izd. M. Universiteta, 1998.

société

Rémi Camus. Version d'auteur (dernière ?) avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

Au grec *koinônia* puis sa traduction latine *societas* répond en russe *obščestvo* (transcription empirique : « obchtchestvo »), qui est un dérivé de l'adjectif *obščij* « général, commun » lui-même constitué de la racine du slave commun *obŭtŭj* « ce qui englobe ». Le substantif est de formation slavonne, donc du registre livresque et, initialement, biblique. Dès ses plus anciennes attestations, il décline de diverses manières l'idée d'un motif qui réunit les êtres :

- communication avec autrui (à l'instar de « aimer *la société* », souvent relation avec un autre terme : « apprécier le *commerce* d'autrui », « être en *compagnie* d'autrui »);
- entité politique ou sociale (« la *société* », « la *communauté* ») ; d'où le verbe dérivé vieux-russe *obŭščŭstvovat'* « communiquer, se parler »
- solidarité dans l'action («mettre / agir en *commun* », absent en russe contemporain). ou même de manière plus abstraite, plus proche d'une pure substantivation de l'adjectif : « ce qu'il y a de commun, de général »

Au XVIIIe siècle, le mot est abondamment sollicité pour traduire les penseurs des Lumières. Le long article du dictionnaire de la langue du XVIIIe¹ siècle cite de nombreuses occurrences où *obščestvo* correspond au fr. *société* ou à l'anglais *society* : « la *société* civile » (Hobbes), « la *société* politique », « la *société* conjugale » (Rousseau), « la *société* » (la population par rapport à à l'institution étatique). Autres traductions, plus sporadiques : « la *communauté* de cette ville », « *res publica* », « la *république* des lettres » (littéralement : « la société [*obščestvo*] savante »).

Dans le même temps s'observent des tâtonnements lexicaux redéployant diverses facettes de la notion de société : comme état par rapport à celui de nature, comme lien contractuel, ou comme institution historique. Dans des contextes similaires à ceux où apparaissait *obščestvo* est activée une série contenant la racine signifiant « vivre » :

- en combinaison avec la même racine *obšč-*, on trouve « le vivre en commun » : *obščezitel'stvo*, *obščezitie*
- avec le préfixe *so-* qui est en correspondance étymologique et traductionnelle avec lat. *cum-*, *com-*, *co-* est créé « le vivre ensemble » : *sožitie*, *sožitel'stvo*
- par contamination sémantique², il apparaît même un dérivé redondant, le mot *soobščestvo* également employé pour traduire « société civile » de Hobbes (littéralement « société des citoyens » : *graždanskoe soobščestvo*) là où la langue des siècles suivants ne conservera que le non préfixé ou un nom de qualité surdérivé : (*graždanskoe*) *obščesto* > *obščestvennost'*, littéralement « socialité ».

C'est précisément à partir de la notion plus restreinte de société civile que vont être considérablement reprofilés les emplois du mot *obščestvo*, avec la question lancinante dans le contexte autocratique russe d'un « espace public affranchi de la

¹ *Slovar' russkogo jazyka XVIII*, t. 16, 2006, s.v.

² C'est l'interprétation de V. S. Veselitskij, *Otvlečennaja leksika v russkom literaturnom jazyke XVIII-načala XIX v*, M., 1972, Nauka : 44.

tutelle de l'Etat »³, puis d'une absorption de cet espace revendiquée par l'État socialiste et le parti communiste, d'une tentative de réappropriation par les mouvements dissidents. Le terme *obščestvo* se trouve inclus dans les longs syntagmes coordonnés gonflant les phrases des rapports d'activité du PCUS ; il est alors mis en équation avec les mots signifiants « Parti », « peuple », « gouvernement », « État », « pays », « toute l'humanité », « les travailleurs », le tout fonctionnant comme « une immense classe d'équivalence qui est en fait une chaîne sans fin puisque parfaitement circulaire »⁴.

Cet emploi peu circonscrit de *obščestvo* se retrouve dans la dénomination de la matière scolaire *obščestvovedenie* : comprendre non pas *sociologija* dont ce terme représente un calque, mais tout à la fois « éducation civique, philosophie politique, éthique citoyenne, morale ». L'existence d'une société civile en Union soviétique est un des enjeux majeurs de l'historiographie russe contemporaine⁵.

Pour reconstituer « l'humus social » (*sic*), la perestroïka réutilisera la notion de société civile (« des citoyens ») en accolant l'adjectif « socialiste » : *socialističeskoe graždanskoe obščestvo*, modification à interpréter dans le cadre de l'abolition de l'article 6 de la Constitution soviétique qui dictait le rôle dirigeant du Parti. S. Breuillard (cf. note 3) relève dans les thèmes de la perestroïka un retour à la question de la souveraineté du peuple, de la démocratie directe (Rousseau) et de la *polis* grecque : sous les coups de boutoir de la rue, il s'agissait en somme pour Gorbatchev de repenser la place de l'homme (« facteur humain ») et du citoyen dans le système, et donc le concept même de société.

Dans la langue contemporaine, l'équivalence *société / obščestvo* est massive, à peine concurrencée par quelques emprunts : une *société commerciale* sera plus couramment *firma* ou *kompanija*, mais *société anonyme* se dit *akcionerное obščestvo* ; à la dénomination historique *Société des nations* correspond en russe la transposition de l'expression anglaise : *Liga nacij*. Mais on ne saurait se cantonner aux seuls noms.

C'est en effet lorsque le mot est transformé en déterminant qualifiant un autre phénomène que les deux langues font mine de se séparer. Le français oppose deux dérivés adjectivaux : *social* et *sociétal*. Le second, néologisme récent, inscrit un phénomène dans ce qu'on appelle « les enjeux de société » : la famille, les sexes, les libertés, l'individu, l'éthique. Ainsi peut-on trouver le distinguo « revendication sociétales » *versus* « réalités sociales »⁶ Le russe, pour sa part, oppose de longue date le latinisme *social'nyj* et le slavonisme *obščestvennyj*. Jusqu'au XVIIIe siècle, *obščestvennyj* renvoie au sens « ce qui est commun, général [*obščee*] » du dérivé *obščestvo*, par exemple « des réflexions d'ordre général ». C'est au XVIIIe siècle, dans le contexte qu'on a dit, que s'imposera progressivement la lecture politique :

³Sabine Breuillard, « Société civile, société civile socialiste », in *Vocabulaire de la perestroïka*, sous la dir. de Michel Niqueux, Editions universitaires, Paris, 1990, p. 212-219. Les développements sur la période soviétique et la *perestroïka* sont en partie redevables à cet article abondamment documenté.

⁴ Patrick Sériot, *Analyse du discours politique soviétique*, Paris, IES-IMSECO, coll. « Cultures et sociétés de l'Est », 2, 1985, p. 96.

⁵ Cf. notamment Moshe Lewin, *Le Siècle soviétique*, Fayard/Le Monde diplomatique, Paris, 2003, 526 p.

⁶ Francis Daspe (chargé des questions d'éducation au Parti de Gauche), « Du bon usage du 'sociétal' », en ligne

Takie veščī, kotorymi vse ljudi bez razboru pol'zovat'sja mogut, nazyvajutsja obščie, ili obščestvennye, to est' prinadležaščie obščestvu vsego naroda.

(Kozel'skij, *Filosofičeskie (sic) predloženiya*, 1768 ; cité par Veselitskij, op. cit., 270)

« Les choses que tous les hommes, sans distinction, peuvent utiliser, sont dites communes [obščie] ou sociales [obščestvennye], c'est-à-dire appartenant à l'ensemble du peuple (lit. 'à la société [obščestvu^{Datif}] de tout le peuple [vsego naroda^{Génitif}'] »

Dans les années 30-40 du XIXe siècle apparaît le doublon latin *social'nyj*. Ce dédoublement paraît reproduire pour le dérivé *obščestvo* le dédoublement *obščij / general'nyj* « général ». Au cours du XXe siècle ne cesse de se redéfinir l'économie de cette opposition, avec quelques points de stabilité : comme le faisait déjà l'édition de 1983 du très officiel *Dictionnaire encyclopédique de Philosophie*⁷, on dit *obščestvennoe mnenie* « opinion publique (lit. opinion de la société) » mais *social'nyj sloj* « couche sociale ». En revanche, ce même dictionnaire ne donnait pour « classes sociales » que *obščestvennyj klass*, alors que les rédacteurs de l'encyclopédie participative Wikipedia lui ont substitué *social'nyj klass*.

En tout état de cause, le slavonisme renvoie directement à la notion de *obščestvo* « société » et fonctionne toujours comme adjectif de relation ; le latinisme *social'nyj* est quant à lui dissocié du terme didactique *socium*, et peut s'employer également comme attribut à l'instar d'un véritable adjectif qualificatif : « cette politique est plus / moins sociale ». Une étude approfondie reste à faire sur ce point commun avec l'opposition *social / sociétal* en français, sur l'usage particulier du latinisme *social'nyj* en fonction d'attribut dans les textes russes du siècle écoulé, ainsi que sur l'épithète *obščestvennyj* : comment traduire la dénomination « *obščestvennaja palata* » (angl. *Public Chamber*) de l'assemblée consultative créée au niveau fédéral en 2005 : *Chambre de la société ? Chambre sociale ? Chambre consultative ?*⁸

⁷ *Filosofskij enciklopedičeskij slovar'*, M., Sovetskaja enciklopedija, 1983, s.v.

⁸ Certains points de cet article ont bénéficié de l'avis éclairé de ma collègue sociologue Myriam Désert.

DANSE

Rémi Camus. Version d'auteur (dernière ?) avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

Suivons la piste indiquée dans l'ouvrage de Pierre Legendre *La passion d'être un autre* : je veux dire le lien entre la danse et l'institution. *Quid*, en domaine slave, de cette danse frénétique qui, à la grande réprobation de la fille de Saül, s'empare de David lorsqu'il apporte l'Arche d'Alliance qui légitimera la nouvelle capitale du tout nouveau Royaume d'Israël ? Comment les élèves de Cyrille et Méthode, évangélistes des Slaves, ont-ils rendu le déchaînement du corps exprimé par la forme hébraïque à redoublement *khar-ker* « sauter, danser » (livre de Samuel, 2,16) et traduit dans la Septante par le verbe moyen *orkheomai* (Rois, II ; forme parfois interprétée comme intensive) ?

Dès les plus anciens manuscrits (XIe s.), deux verbes se succèdent : *skakati* « sauter, bondir, danser » de facture peut-être onomatopéique, et *pljasati* « danser », voisin de formes baltes signifiant également « jubiler » ou « faire du bruit ». Ces deux verbes vieux-slaves existent en russe contemporain : le premier évoque une chevauchée à bride abattue (cf. fr. « caracolier », « galoper » etc.), le second désigne les danses populaires, mais aussi tous mouvements désordonnés du corps, manifestations de plaisir ou danse de Saint Guy ; le dérivé agentif correspondant à « danseur » est construit au moyen d'un suffixe dit « populaire » : *pljasun*, qui décrit aussi le funambule (*kanatnyj pljasun*, à côté de *kanatxodec* lit. « marcheur [sur] fil ») ; son féminin *pljasun'ja* possède une théorie de paronymes largement sollicités dans les contes pour enfant ou la poésie à coloration « populaire » :

pljasuxa, popljasun'ja, popljasuxa, popljasuška, pljasavica, popljaxanka, pljasal'sčica, pljasatel'nica, pljasica, pljasovica, pljaseja.

On ne détaillera pas ici les danses populaires (*pljaski*) russes et leurs désignations, sinon pour insister sur leur dimension paradoxale, en même temps itinérante et sédentaire : le *xorovod* « ronde » est en même temps proche et lointain du *kolo* serbe et autres danses slaves associées au mouvement du soleil ; le *kazačok* « danse cosaque » et le fameux *trepak* « danse à trois » du ballet *Casse-Noisette* de Tchaïkovski proviennent d'Ukraine, le premier remontant à la musique accompagnant les mystères (*vertepy*) venus d'Europe occidentale. Une fois rebaptisée, telle danse devient traditionnelle.

Rien de commun avec ce qu'évoque le mot *tanec* « danse », avatar slave de l'allemand *Tanz*, lui-même étymologiquement enlacé à l'étymon de *danse* dans un obscur corps à corps romano-germanique fait d'avancées et de retour : on hésite entre, d'une part, l'étymologie romane **de-antiare* de *ante* « en avant » et du préfixe négatif *de-*¹, et, d'autre part, l'origine francique *danson* « étirer, (se) ranger en ligne ». *Tanec* « danse », attesté à partir du XVII^e siècle, ressemble fort à un germanisme transmis par la langue polonaise : il est attesté initialement chez un diplomate russe à la langue polonisée (Kotošixin) ; en outre, il reproduit à un siècle d'intervalle la même réanalyse de la consonne finale -z en suffixe slave -c/-ec que le vieux

¹ Pierre Guiraud, *Histoire et structure du lexique français*. Vol. I: *Dictionnaire des étymologies obscures*. Paris 1982, s.v.

polonais *tanc* > *taniec* (dès 1500²). Au demeurant, d'autres formes plus tardives sont clairement empruntées directement à l'allemand, notamment l'élément de composition *tanc-* de *tancmeister* « Maître de danse », *tanczal* « salle de danse », *tancploščadka* « piste de danse » ou sa version relookée moderne *tancpol*, etc.

Cette origine étrangère prédisposait *tanec* à devenir le terme générique dans les nomenclatures officielles, et à fonctionner en qualité d'hyperonyme : le dictionnaire de l'Académie en 17 volumes glose le verbe *pljasať* ainsi : « danser [*tancevat'*] (en particulier des danses populaires) », alors que *tancevat'* renvoie au nominal correspondant : « interpréter une danse [*tanec*] ». On parlera donc sans contradiction de *narodnye tancy* « danses populaires ».

Ce vocable s'inscrit dans la lignée des emprunts qui balisent l'histoire de la terminologie choréographique russe jusqu'à nos jours : *val's*, *verbunkoš* (XVIII^e-XIX^e, acclimation de la danse hongroise *verbunkos* « danse de recrutement », elle-même reposant sur l'allemand Werbung « recrutement »), *grosfater* (danse parodique interprétée par toute l'assemblée à la fin d'une fête), *lendler* (danse paysanne d'origine austro-allemande : *Ländler*)³, *allemanda* plus connue dès la fin du XVIII^e sous le nom *dojč* (all. *deutsch*), *kuranta*, *sarabanda*, et puis *polonez* désignée au XVIII^e siècle au moyen de l'adjectif russe : *pol'ski (tanec)* « (danse) polonaise), sans oublier au XIX^e l'inévitable *pol'ka*, du tchèque *půlka* « moitié (de pas) ». Sans parler des gallicismes *balet*, *pa* etc.

Plus près de nous, toujours en transcription du russe : le *tango* autorisé dans le nouvel Etat soviétique par le commissaire au plan G. K. Kržižanovskij ; le *fokstrot*, danse du Monsieur-tout-le-monde de l'URSS d'avant-guerre, plus chanceux que le *šimmi* (angl. *shimmy*, variante du foxtrot) et le *čarl'ston* interdits à la fin de la NEP (fin des années 20) ; puis le *rok-n-roll*, danse bourgeoise longtemps honnie et acculturée dans l'underground des *stiljagi*, version 50^{ies} de nos zazous de l'avant-guerre ; sans oublier le *twist* dont la diffusion en Occident eut la bonne fortune de coïncider avec le dégel khrouchtchevien (à moins que ce ne soit l'inverse) : le twist fut le premier style étranger officiellement accepté dans l'URSS post-stalinienne. De nos jours, bien sûr, fleurissent *rèp*, *hip-hop*, *brejk-dans*, *džifank* (angl. *G-funk*) etc. Les équivalents argotiques, dont l'étymologie est si difficile à suivre faute de traces écrites, sont volontiers interprétés à la même enseigne. C'est notamment le cas de *kolbasit'sja* (cf. *infra*) que les Russes de Turquie assimilent au *kolbastı* local !

Deux citations illustreront la relative stabilité, à presque un siècle de différence, de l'opposition d'inspiration nationaliste entre *pljaska* et *tanec*, mais aussi l'hégémonie du vocable emprunté :

La première est issue d'un des textes fondateurs de l'eurasisme russe qui fait retour en Russie depuis les années 1990 : *Les hauts et les bas de la culture russe (la base ethnique de la culture russe)*, d'un linguiste et ethnologue célèbre, le Prince N.

² Aleksander Brückner, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Kraków, Krakowska Spółka Wydawnicza, 1927; (réimpression : Warsaw, Wiedza Powszechna, 2000). Egalement en ligne.

³ Grebinnik L. V., « Process zaimstvovanija iz nemeckogo jazyka na fone vzaimodejstvija dvux kul'tur », *Uchenye zapiski Tavrïcheskogo nacional'nogo universiteta im. V.I. Vernadskogo*, Serija "Filologija" Tom 18 (57). 2005 g. № 1. S. 103-107. En ligne.

Troubetzkoy⁴. Ce morceau de bravoure oppose les danses typiquement russes (comme si quelque chose de cet ordre était même concevable !) à celle de la « civilisation germano-romane », dans laquelle il inclut tous les Slaves non russes :

« Les danses romano-germaniques se caractérisent par la présence obligatoire d'un couple, un cavalier et sa dame, qui dansent ensemble et se tiennent mutuellement, ce qui ne leur permet d'exécuter des mouvements rythmiques qu'au moyen de leurs jambes ; de plus, ces mouvements (en russe : *pa* du fr. *pas*) sont identiques chez les deux partenaires. Les danses russes n'ont rien de tout cela. Le couple n'est pas obligatoire, et lorsqu'on danse en couple, les partenaires ne sont pas forcément de sexe opposé ; ils peuvent danser non pas ensemble, mais successivement et en tout cas, sans se tenir mutuellement. Les mouvements des jambes de l'homme diffèrent de ceux de la femme et se caractérisent par des retournements du talon et des doigts. On relève une tendance à la fixité de la tête, en particulier chez la femme. Les mouvements de l'homme sont nettement imprévisibles, et il y a de nombreuses possibilités d'improvisation dans un cadre rythmique donné ; les mouvements de la femme sont, quant à elle, une stylisation de la marche. Le motif de la *pljaska* est fait d'une courte phrase musicale à la scansion nette mais qui ouvre un large champ aux variations. Toutes ces particularités se retrouvent chez les Finnois orientaux, les Turcs, les Mongols, les Caucasiens (...) et chez de nombreux autres « Asiates ». [en note, Tr. isole le *xorovod* « ronde », qui ne serait « pas une danse (*tanec*) *stricto sensu*, parce que les participants ne font aucuns pas déterminés, et peuvent même bouger leurs jambes sans suivre la cadence ». Il s'agirait plutôt de « jeu ou d'acte rituel où le rôle principal revient au chant »]. Contrairement aux danses romano-germaniques dans lesquelles le contact permanent entre les partenaires et la pauvreté des moyens techniques sollicités introduit un élément sexuel, les danses russo-asiatiques se présentent plutôt comme des concours d'agilité et de discipline du corps. »

La deuxième citation, introduction d'un article de vulgarisation présentant les « danses populaires russes », est un condensé des clichés à l'œuvre dans les textes contemporains :

« On ne saurait dire combien il a existé de danses [litt. *tancy* et *pljaski*] dans l'ancienne Russie [*Rus'*] et dans la Russie [*Rossija*] contemporaine. Elles portent les noms les plus variés : tantôt suivant les chansons qui les accompagnent (*Kamarinskaja*, *Seni* [titres de chansons célèbres]), tantôt en fonction du nombre des danseurs [*tancory*] (*parnaja* [paire], *čtvěrka* [quarte]), tantôt par les figures représentées (*pletěn'* [clayon des haies de jardin russes], *vorotca* [arceau]). Mais toutes ces danses si différentes ont quelque chose en commun, propres aux danses russes populaires en général : l'ampleur (*širota*) du geste, l'audace (*udal'*), une joie de vivre très particulière, la poésie, un mélange d'humilité, de simplicité et d'un profond sentiment de dignité. »⁵

Une expression courante exploite cette opposition toute idéologique entre *pljaska*, pratique corporelle folklorique et pittoresque censée dévoiler l'essence de l' « âme russe », et la notion importée de *tanec*, désincarnée mais aussi omniprésente : *tancevat' ot pečki* « danser en partant du poêle ».

Cette expression désigne la recherche, dans une discussion ou autre entreprise, d'un point de départ coutumier ; elle provient, *via* un écrivain en vogue dans le XIXe finissant, d'une règle en vigueur dans les maisons nobles : l'enfant apprenant les pas de danse devait partir du poêle, et y revenir à chaque échec. *Tanec* est du registre de la *muštra* (autre germano-polonisme, all. *Muster*), à savoir du dressage à un règlement.

⁴ En russe. Première publication à Sofia (Recueil *Isxod k vostoku* [« Débouché à l'Ouest »], Sofia, 1921, pp. 86-103. Ici traduit à partir de l'édition *Istorija, kul'tura, jazyk*, M., Progress-Univers, 1995, 126-140. Également accessible en ligne.

⁵ en russe ; <http://jozephine.gorod.tomsk.ru> <lien visité en avril 2011>.

Cette même expression reflète aussi une réinterprétation propre au verbe dérivé de *tanec* : la présence d'un complément de lieu qui en fait un substitut de *idti* « aller ». L'argot contemporain des jeunes retrouve cette réaction dans les injonctions : *Tancuj otsjuda* lit. « Danse-toi de là ! », à savoir : « casse-toi » (équivalent de *dvigaj otsjuda v ritme/tempe val'sa* lit. « Bouge d'ici au rythme de la valse ») et inversement *Tancuj sjuda* « Viens par ici ! ». Le verbe *pljasat'* n'est que très rarement substitué à *tancevat'* dans ce contexte, lui qui montre plutôt une gesticulation fébrile et extatique, à l'instar de maints argotismes contemporains : *dërgat'sja* analogue au fr. se *trémousser*, *kolbasit'sja* peut être issu de *kolo-* (cf. plus haut la ronde serbe) + *basit'* réétymologisé par rapprochement avec *kolbasa* « saucisson » ; *zažigat'* et *otžigat'* qui rappelle le fr. *chauffer*, *otryvat'sja* signifie littéralement « s'arracher ».

1996 : sur un stand dressé sur la Place rouge devant une foule compacte, le président Eltsin, tout juste remis d'un infarctus et manifestement ivre, tombe sa veste et, grimaçant un sourire, esquisse des mouvements de twist, plie et déplie simultanément ses bras, claque ses mains par-dessus sa jambe en accompagnant un danseur folklorique... : *pljasat'*, *zažigat'* et *otžigat'*.

2011 : le président Medvedev fait diffuser via *twitter* une vidéo récente le montrant vêtu d'un complet veston bleu lustré, se dandinant sur la chanson *American boy* des clubs moscovites des années 90 ; son poids passe alternativement d'une jambe sur l'autre, ses bras se balancent sans à-coups sans nonchalamment de gauche à droite au rythme lancinant de la chanson : *tancevat'*.

A la *pljaska*, frénésie gesticulatoire mettant en scène les grandes oppositions vie / mort, nature / société, passé / présent qui fondent l'attachement à une communauté et l'enracinement dans un terroir, s'oppose le pérégrinisme *tanec* qui inscrit tout uniment le corps dans une ligne, la ligne dans les textes, les textes dans les trafics entre idiomes.

CORPS

Rémi Camus. Version d'auteur (dernière ?) avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

Le russe contemporain distingue le corps inerte dont on fait l'autopsie (*trup*), du corps démembré (*tulovišče*), du corps qui peut abriter une âme (*telo*) ou de celui qu'on façonne pour autrui (*figura*) ; les corps chimique sont distingués des corps constituants (corps médical, les grands corps de l'Etat), lesquels se rapprochent du corps du délit (*sostav*, lié au verbe *sostavit'* « constituer »). Reste néanmoins un réseau de relations synonymiques ou, plus généralement, associatives, qui convergent tendanciuellement vers un centre : ce vocable qui rafle la vedette de l'article « corps » des dictionnaires français-russe, est le substantif *telo*.

Le mot *telo* est attesté dès les premiers textes slaves mais d'étymologie obscure : aucune correspondance avec telle ou telle forme non slave ne fait assez l'unanimité pour écarter les conjectures concurrentes, aussi surprenantes que paraissent certaines d'entre elles : grec *skia* (et slave *temen'*, r. *ten'*) « ombre », ou *stêlé* « colonne » ou encore *telos* « but, fin, visée » ; arménien *t'in* « grain de raisin »... Tout au plus relève-t-on presque partout le lien possible, en terrain slave, de *telo* avec *tlo* « fondement, base, fond » qui a donné l'adverbe *dotla*, lit. « jusqu'au fond », d'où « complètement, de fond en comble (*sgoret' dotla* « être réduit en cendre »)¹ ; filiation bien éloignée du fr. *corps* < lat. *corpus* que les dictionnaires de référence relie à l'indo-iranien *krp* « forme, figure ». Il faut bien sûr compter avec les rapprochements tardifs opérés par les transferts terminologiques interlingues, le mot russe se frottant aux avatars occidentaux de *corpus* (lui-même emprunté en russe : *korpus*) ; il faut aussi tenir grand cas des concurrences locales qui structurent l'ensemble. Celles-ci sont foisonnantes, seules trois grandes zones de concurrence lexicale seront brièvement décrites ci-dessous. [c1]

Le corps inarticulé : relation *telo* / *trup* / *tulovišče* / *korpus*

Trup est défini comme un « corps d'humain ou d'animal sans vie » lorsqu'il correspond au français « cadavre » (traditionnellement associé à *cadō* « je tombe »). Mais il est ici utile d'élargir l'aire dialectale considérée : dans les langues slaves du sud, ainsi qu'en tchèque et slovaque, *trup* signifie le « tronc », à savoir le corps humain sans tête ni membre ; et aussi, en vieux russe, le « tronc d'arbre », la « souche » : partie centrale d'un être, obtenue en défalquant tout ce qui est articulé, tout ce qui ne fait pas bloc (cf. le verbe dialectal *trupit'* « hacher », et peut-être aussi le russe standard *strup* « escarre » avec le préfixe *s-* signifiant ici qu'une masse est entamée).

Trup et *telo* ont en commun d'être traités grammaticalement comme des termes inanimés, contrairement à *mertvec* « un mort », *pokojnik* « un défunt », *utoplennik* « un noyé » etc. : seuls ces derniers, d'ailleurs dotés de suffixes agentifs, prennent

¹ Cette hypothèse est signalée par E. Lewy (« Etymologisches » in *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* (PBB), 1907 / 32, p. 136-150), rappelée dans les diverses éditions du *Dictionnaire étymologique de la langue russe* de Vasmer (1958, 1986), reprise par V. Toporov en 1993 (rapportée par V. Ajrapetjan, *Tolkujá slovo. Opyt germenevtiki po-russki*, M., 2001, p. 61), puis dans le dictionnaire historico-étymologique de P. Ja Černyx.

en fonction de complément d'objet une forme qui coïncide avec celle du cas génitif, à l'instar des animés de même déclinaison (*otec* « père », *učenik* « élève » etc). *Trup* et *telo* commutent librement lorsque les contextes neutralisent la différence entre un corps et un corps mort :

Rubrique « Faits divers »

Syn god xranil doma telo / trup materi i poluchal ee pensiju...

« Un fils a gardé pendant un an à domicile le corps / le cadavre de sa mère tout en percevant la retraite de celle-ci... »

Na doroge ležali tela / trupy ženščin, detej i mužčin

« Sur la route gisaient des corps / cadavres de femmes, d'enfants et d'hommes. »

En revanche, *trup* ne peut sans contre-sens être remplacé par *telo* lorsqu'il est rapporté à un être vivant ; ces contextes exploitent une interprétation symbolique de la mort :

- *Iš' ty, čego zaxotel! Tol'ko čerez moj trup!*²

- En voilà des exigences ! Eh bien, il faudra me passer sur le corps ! (En anglais : *Over my dead body* ! L'expression analogue avec *telo* implique un corps bien vivant)

političeskij trup

« cadavre politique » (en parlant d'un politicien condamné à l'oubli, « mort politique », expression fréquente³)

Au sens anatomique du tchèque *trup* « tronc » par exemple, le russe oppose un dérivé de formation obscure : *tulovišče*, et parfois le latinisme *korpus*. Les dictionnaires unilingues le définissent comme « tout le corps » – « *vsě telo* » – et précisent entre parenthèses : « sans les membres (humains), sans la queue (animaux) ». De nombreuses expressions se traduiront plutôt avec le français *corps* : *korotkoe tulovišče* « un corps trapu, courtaud etc. (lit. 'court') », *dlinnoe tulovišče* « un corps tout en longueur (lit. 'long') », *moščnoe tulovišče* « un corps puissant, vigoureux ». Cf. aussi cette traduction du *Neveu de Rameau* :

« (...) il bat la mesure du pied ; il se démène de la tête, des pieds, des mains, des bras, du corps [*tulovišče*]. (...) »

On nogoj otbivaet takt, mašet golovoj, privodit v dviženie ruki, nogi, vsě tulovišče (...)

Comment comprendre « tout » dans ce texte et sa traduction russe ? La question de savoir si le corps se donne d'un seul tenant est omniprésente dans les traductions russes du mot français, dans les interprétations des mots russes eux-mêmes.

Les façons du corps : relation *telo* / *figura*

Le latinisme *figura* (cf. *finxi*, *fictum* « former, créer, imaginer », « inventer ») fut emprunté *via* l'italien ou l'allemand dès le XVIIe s. La première attestation mentionnée en terrain russe désigne une façon de disposer les soldats dans la

² Cette illustration et la suivante sont extraites du dictionnaire unilingue de D. V. Dmitriev, *Tolkovjy sl. russkogo jazyka*, éd. « Astrel », [M.], 2003.

³ Le segment russophone de l'encyclopédie Wikipedia lui réserve même une page détaillée, sans analogue dans les autres langues.

bataille (1647⁴). L'emploi désignant les formes du corps humain se trouve chez Pouchkine ; en français contemporain, on réfléchira aux traductions possibles pour *figura* dans l'extrait suivant de la correspondance du poète :

naša popad'ja (...) uverjaet, što ty vsem vzjala, ne tol'ko licom, da (sic) i figuroj
« L'épouse de notre pope affirme que tu es supérieure en tout : non seulement par ton visage, mais aussi par ta *figura*. »
(cf. ci-dessous)

Il s'agit bien de *ton corps*, mais ce mot équivaldrait à une mention de la chair tout à fait incongrue et évitée par Pouchkine, qui ne dit pas *telo* (cf. les dérivés *telesnyj* [adj.] et *telesnost'* [subst.] qui insistent sur le « charnel ») ; *idem* pour *ta plastique*, sens général accordé à lat. *figura* par Ernout & Meillet, qui ajouterait au plaisir des yeux coupable un anachronisme linguistique cocasse ; *ta complexion*, appliqué au physique, concernerait une donnée naturelle, ce que ne précise pas la phrase. Enfin, *ta figure* qui redoublerait inutilement l'expression « *ton visage* » qui précède serait en outre un faux-sens : dans l'acception « visage » ou « expression du visage », le fr. *figure* a pour équivalent contemporain courant en russe *fizionomija* (et très rarement *figura* : comme gallicisme chez Tchekhov, ou dans tel parler⁵).

Reste donc *ta silhouette*, à l'instar des expressions rendues en français *garder / soigner sa silhouette*. Autrement dit : l'expression « *ta figura* », lorsqu'elle concurrence « *ton telo* », représente ce qui de ta personne est globalement offert au regard et au jugement d'autrui ; ce que dit *telo*, qu'il soit considéré comme contingent (cédé pour ainsi dire « en viager » ou existant grâce à autrui) ou à l'inverse immanent (Maine de Biran), « *te* » concerne toujours en propre :

Dano mne telo – što mne delat' s nim,
Takim edinym i takim moim?
(O. Mandelstam, 1909)
« Un corps [*telo*] m'est donné — que faire de lui,
ce corps qui est si unique et si mien ? »

Les salons de beauté vantent les mérites d'« une belle silhouette [*krasivaja figura*] et un corps svelte [*strojnoe telo*] » : *figura* s'évalue, *telo* s'impose. Le pluriel archaïsant *telesa*, qui coexiste avec le régulier *tela*, est employé plaisamment pour signifier un corps gros et pesant (cf. le pluriel *formes* dans le slogan français *La forme, pas les formes*). Quelques expressions triviales :

Podvin' svoi telesa-to !
Bouge ton gros corps / tes fesses de là !

navalit'sja svoimi telesami
radiner sa graisse

Le *Dictionnaire français-russe* de Gak & Triomphe⁶ propose la traduction du russe *figura atleta* par *corps d'athlète* plutôt que *silhouette* ou *stature d'athlète* ; pourtant, le

⁴ Citée par P. Ja. Černyx, *Istoriko-étimologičeskij slovar' sovremennogo russkogo jazyka*, M., 1994, t.2, s.v.

⁵ *Izobrazit' kisljuju figuru* dans tel dialogue de V. Choukchine (1929-1974). V. S. Elistratov, *Slovar' jazyka Vasilija Šukšina*, M., 2001, s.v.

⁶ Vl. Gr. Gak & J. Triomphe, M./P., 1991.

correspondant immédiat *telo atleta* est donné comme plus fréquent que *figura atleta* par tous les moteurs de recherches sur internet consultés. Cette différence de perspective dans les textes russes et français est, de fait, attestée : *figura* empiète sur le champ sémantique du français *corps* dans les contextes suivants où le référent, comme celui de *telo*, est redéfini par rapport à d'autres éléments anatomiques dans une description ; ces extraits sont cités par N. D. Arutjunova⁷ qui note que *figura* dénote tantôt tout le corps, tantôt exclut les jambes, ou la tête etc. (cf. *supra* nos remarques analogues sur *telo*) :

V tance očen' mnogo dviženija, ènergii. No obratite vnimanie : verxnjaja polovina tela, vot vyše talii, i u kavalera i u damy – zamerla: ruki, grud', šeja, golova, vsja figura – absolutno nedvižny. (V. V. Rozanov, Les danses de l'innocence (Isadora Duncan))

« La danse présente beaucoup de mouvement, d'énergie. Mais notez la fixité de la partie supérieure du corps [*telo*], au-dessus de la taille, qu'il s'agisse du cavalier ou de sa dame : les bras, la poitrine, le cou, la tête, tout le corps [? *figura*] est immobile. »

Mužčina dolžen byt' obtjanut, čtoby ego gibkaja, strojnaja figura byla vidna vsja ženščine, ženščina vseгда vpečatitel'nee k figure mužščiny, čem k licu ego. Po licu ona tol'ko znakomitsja, no potom čuvstvuet figuru, štatuju, sil'nuju, vlastnuju, tvërduju.

(*ibid.*)

« L'homme doit être serré de près par son habit, afin que sa silhouette [*figura*] souple et élancée soit tout entière bien visible à la femme, la femme est toujours plus sensible à la silhouette [*figura*] de l'homme qu'à son visage. Par le visage, elle fait connaissance, mais ensuite elle ressent le corps [*figura*], compact, fort, autoritaire, solide. »

Le corps comme élément constitutif : *telo* / *veščestvo* / *korpus* / *sostav*

L'hégémonie des emplois de *telo*, qui rappelle celle de *vešč'* « chose » ou *delo* « affaire »⁸, paraît culminer dans le registre didactique au XVIIIe s., à la faveur d'un rapprochement avec l'usage en chimie, astronomie et philosophie du latin *corpus*, et du français *corps*. Un contemporain soucieux de cohérence terminologique le regrettait :

... kak zemlja est' telo i filosofy vsjakuju takuju vešč', k kotoroj prikasat'sja možno nazývajúť telom, to po takomu vseobščemu i obščirnomu ponjatiju zaključajúť oni pod imenem tel ne odnu zemlju i ee proizvedenija, a prisovokupljajúť k tomu eščë i pročie stixii, kak to : vodu, vozdux, ogon', da daže i nebesnye vešč'i nazývajúť telami (...)

(Kozel'skij, *Rassuždenija dvux indejcev*, orth. et typographie de Veselitskij, 1972, p. 77).

(...) comme la terre est un *corps* et que les philosophes appellent *corps* toute chose que l'on peut toucher [l'auteur propose plus loin de s'en tenir à cet usage exclusivement – R.C.], ils incluent dans cette notion générale et large sous le nom de *corps* [pluriel – RC] non seulement la terre et ses produits, mais ajoutent en outre les autres éléments, à savoir l'eau, l'air, le feu, ils vont jusque à appeler *corps* les choses du ciel (...) [Veselitskij mentionne aussi les expressions éphémères *solnečnoe telo* lit. « corps solaire », *lunnoe telo* lit. « corps lunaire » aux sens : « Soleil », « Lune »]

Certains de ces emplois seront remplacés par la suite par *materija* (chez A. Radichtchev, célèbre pour son *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, avec la définition : « représentation générale ou abstraite des corps »), mais aussi

⁷ N. D. Arutjunova, *Jazyk i mir čeloveka* [Le langage et le monde de l'homme], M., « Jazyki russkoj kul'tury », 1999, p. 328.

⁸ Une expression plaisante de la langue familière souligne de nos jours la proximité phonétique et sémantique de *telo* « corps » et *delo* « affaire » : *bliže k delu* « pour en revenir à notre affaire » (litt. « plus près de l'affaire ») se parodie *bliže k telu* lit. « plus près du corps ».

substencija « substance », *vešč'* « chose », *suščestvo* « essence, être » etc. ; les emplois génériques demeurent jusqu'à nos jours :

tvérdye, židkie, gazoobraznye tela
corps solides, liquides, gazeux

zakony padenija tel
« les lois de la chute des corps »

nebesnye tela
« corps célestes ».

Un autre emploi faisant référence au latin et au français fait du vocable *telo* une sorte de quantificateur au sens : « un ensemble, un tout ». Cet emploi repose sur la présence d'expansions syntaxiques (compléments de nom au génitif, adjectifs relationnels) :

političeskoe / gosudarstvennoe telo (XVIIIe s.)
« le corps de l'Etat / politique »

telo nauki (XVIIIe s.)
« le corps de la science »

Il laissera toutefois la place dans ce sens aux latinismes *korpus* (lequel signifie également un bâtiment parmi les autres au sein d'un ensemble architectural), *organ* « organe » etc. ou à des substantifs spécifiques :

corps électoral => *izbiratel'nyj korpus*
les grands corps de l'Etat => *vysšie organy gosudarstvennogo upravlenija*
corps municipal => *municipalitet*
corps de métier => *gil'dija* (vx), *professija*
corps social => *obščestvo*
corps politique => *gosudarstvo*⁹

Quelques traces subsistent de cet emploi éphémère du mot russe *telo*. Il fut notamment emprunté au XIX par le bulgare sous la forme *tjalo*. Comparer les traductions de *corps diplomatique* : bulg. *diplomatičesko tjalo*, r. *diplomatičeskij korpus*.

En conclusion, observons que de manière récurrente, les traductions en russe du vocable français *corps* déclinent divers aspects d'une problématique que l'on désignera^[c2], faute de mieux, par le terme d'« intégrité » : il s'agit tantôt d'une totalité, tantôt du rapport entre un tout et ses parties constituantes, tantôt de l'appartenance : « un corps m'est donné » (Mandelstam) – est-ce le mien, est-ce le tien ?

⁹ Voir ici même les articles « Société », « État ». Tous ces exemples sont empruntés au *Nouveau dictionnaire français-russe*, V. G. Gak, K. A. Ganchina, « Drofa », M., 2008.

Contrat

договор *dogovor*, подряд *podrijad*, контракт *kontrakt*

Rémi Camus. Version d'auteur (dernière ?) avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

I. Le contrat négocié

Dans tous les dictionnaires bilingues, la première traduction de « contrat » est le mot *dogovor*, attesté dès le XVI^e siècle. Le radical *govor* (ou ses variantes ukrainienne *govir* et biélorusse *mova* [*damova*]) désigne l'activité de parole ; le préfixe *do-* correspond à la préposition *do* « avant ; jusqu'à » et implique une référence au verbe pronominal *dogovorit'sja* « se mettre d'accord » marquant l'atteinte d'une position de consensus entre plusieurs parties ; cette position est quant à elle désignée par un substantif dérivé du participe de ce verbe : *dogovorënnost'* « accord contracté ».¹

On dit, sans distinguer la substance de l'accord (*negotium*) de son support (*instrumentum*), ni les contrats obligeant deux parties des conventions régissant des comportements collectifs :

contrat social – *obščestvennyj dogovor*
contrat d'édition – *avtorskij dogovor*
contrat de salaire – *договор о заработной плате*
contrat d'achat – *dogovor kupli-prodaži*
contrat de travail – *trudovoj dogovor* (terme officiel, cf. *infra*)

mais aussi :

convention collective – *kollektivnyj dogovor*

Selon l'historien de la langue Vinogradov², *dogovor* ferait partie des mots forgés « avec des éléments propres mais sur le modèle des mots empruntés » : ces mots sont donc forgés en référence à des notions parvenues *via* les langues classiques et occidentales ; en l'occurrence, *dogovor* serait à relier à *pacte* « accord, convention », attesté en français au XIV^e, lui-même emprunté au latin *pactum* « accommodement, convention, pacte » de *pacō*, *pax* « fait de passer une convention entre parties belligérentes » (par opposition à *ōtium* qui désigne la paix résultant de cet événement).

De fait, le mot *dogovor* suppose, comme l'indique sa forme « *do + govor* » détaillée plus haut, que les parties s'entendent au sujet d'un désaccord potentiel ou effectif. Que *dogovor* nécessite une entente préalable permet de comprendre son emploi au XVII^e siècle au sens de « condition », mot qu'il rendait également dans les traductions de textes juridiques³ :

na prijatnyx dogovorax

¹ Ce qui n'empêche pas le mot lui-même d'être une pomme de discorde entre partisans de la forme familière (*dógovor* au singulier, *dogovora* au pluriel), et les puristes imposant une forme sonnante comme un mot d'emprunt (*dogovór* au singulier, *dogovory* au pluriel).

² V. V. Vinogradov, *Istorija slov*, M., 1994, p. 830-831.

³ Les citations sont empruntées au *Dictionnaire de la langue du XVII^e siècle (Slovar' russkogo jazyka XVIII v., t. 6, s.v. dogovor)*

« à des conditions avantageuses »

(...) *v zamužestvo dočerej svoix otdajut bez kalymov, tol'ko s tēm dogovorom, čtoby tomu zjatju ix byt' u nix v rabotě* (F. Tumanskij, 1792-4)

« Ils donnent leurs filles en mariage sans recevoir de compensation, à la condition que leur gendre devienne leur employé. »

Encore dans la langue moderne, *dogovor* se rapproche de son équivalent informel *soglašenie* « accord », terme employé plus couramment pour l'équivalent de « contrat de travail », mais absent du Code du travail. Un *traité de paix* se dit depuis le début du XVIIIe s. *mirnyj dogovor*, et sur ce modèle attesté dès le début du XVIIIe siècle, on utilise également *dogovor* en regard du français « pacte » et « traité » dans les expressions suivantes :

dogovor o nenapadenii « Pacte de non-agression germano-soviétique » ;

varšavskij dogovor « pacte de Varsovie »

organizacija severoatlantičeskogo dogovora « Organisation du traité de l'Atlantique Nord, OTAN »

Et de la même façon qu'en français l'*assistance mutuelle* entre États se scelle aussi bien par un *traité* que par un *pacte*, l'expression russe correspondante met en concurrence *dogovor* et l'emprunt *pakt*, plus récent (fin XVII-début XVIIIe) : *dogovor / pakt o družbe, sotrudničestve i vazimnoj pomošči*.

II. Le contrat ponctuel

Lors du passage à l'autonomie financière (*xozrasčēt*) au début des années 1980, l'URSS a donné une seconde vie à un type de relations contractuelles entre acteurs économiques appelé *podrjad* (en transcription courante : « *podriad* »).

Ce mot ancien désigne traditionnellement l'engagement d'effectuer un travail donné sur commande pour un prix fixé d'un commun accord : le verbe *podrjadit'* signifie « engager pour un travail ponctuel ». En contexte soviétique, il s'est tout d'abord agit de travaux réalisés par des entreprises prestataires de services spécialisées (*podrjadnyj sposob*⁴), puis du « contrat familial » (*semejnyj podrjad*)⁵ rétablissant en 1986 un semblant d'exploitation familiale en écho au « maillon » (*zveno*), unité non collectivisée au sein des *kolkhoses* des années 1930, et divers autres types de *podrjad* encore, individuels ou collectifs (*brigadnyj podrjad* « contrat par brigades »).

III. Le contrat formel

Quelle place reste-t-il pour le latinisme *kontrakt*, emprunté *via* l'allemand, le français ou le polonais – ou tout cela à la fois – au cours du XVIIIe siècle ? Ce terme désigne *a priori* un engagement entre deux parties sans supposer d'amont ou d'aval à l'acte juridique ; en contrepartie, le lien d'obligation qu'exprime *kontrakt* peut être redécliné en autant d'ingrédients (parties contractantes et processus) que ce terme possède de dérivés.

⁴ P. Cavoleau, *Terminologie industrielle soviétique*, P., IES, 1983, s.v.

⁵ Traduction de Jean-Louis Van Regemorter dans la notule qu'il a consacrée à ce terme dans le *Vocabulaire de la perestroïka* (dir. Michel Niqueux), P., Éditions universitaires, 1990.

La *kontraktacija* « contractualisation ; établissement de contrat » est un terme déjà ancien et qui n'est pas cantonné aux relations juridiques ou commerciales, comme en témoigne cet emploi signalé par le grand *Dictionnaire étymologique de la langue ukrainienne* :

(ukrainien :) *kontraktacia* – *vybir parubkamy divčat na vodoxreščī*⁶

(...) *kontraktacia* – « choix des jeunes femmes par les garçons durant l'Épiphanie »

En terrain proprement russe, *kontraktacija* se retrouve en URSS pour désigner le contrat liant un jeune diplômé avec l'entreprise où il est envoyé en qualité de « jeune spécialiste »⁷. Il désigne aussi, toujours en URSS, le système d'achat de la production agricole par contrat entre récoltants et entreprises de transformation, qui se décrit également à l'aide du verbe dérivé de *kontrakt* : *kontraktovat' kartofel'* « acquérir par contrat (littéralement : 'contracter') des pommes de terres ». De nos jours, *kontraktacija* réfère plus généralement aux relations liant un fournisseur à son ordonnateur.

Enfin, à côté de *kontraktant* « partie contractante » et de l'anglicisme *kontraktor* « entrepreneur, adjudicataire » – tous les deux associés au substantif *kontrakt* –, existe *kontraktnik* dérivé sur la base de l'adjectif correspondant. *Kontraktnik* est donc un homologue de l'adjectif substantivé français *un contractuel*, sans la spécialisation acquise en français pour désigner un agent relevant les infractions aux règles de stationnement ; il désigne tout employé non titulaire lié par un contrat : contractuel de la fonction publique (par opposition au fonctionnaire appointé sur le budget d'Etat : *bjudžetnik*), travailleur intermittent, soldat contractuel (à côté de *naëmnik*, *najmit* « mercenaire », de *naëm* « embauche, location »), tueur à gages (*killer-kontraktnik*).

En regard de *kontraktnik*, il existe bien le terme familier *dogovornik* formé de la même manière sur le radical de notre premier terme (*dogovor*), mais il est peu répandu, plutôt réservé aux conversations chez les professionnels concernés. En somme, le radical étranger *kontrakt*, opaque, se prêtait mieux à la prolifération terminologique, aux modifications profondes des relations contractuelles survenues dans la nouvelle Fédération de Russie.

⁶ *Etimologičnyj slovnyk ukraïnskoï movy*, Naukova Dumka, Kyïv, 1985. (T. 2, s.v.).

⁷ V. M. Mokienko, T. G. Nikitina, *Tolkovyj slovar' jazyka sovpedii*, « Folio-Press », SPb, 1998, s.v.

Nature

Rémi Camus. Version d'auteur (dernière ?) avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

En 1927, un lexique portatif de l'argot des criminels édité à l'attention des employés de la police militaire (NKVD) relevait le latinisme *natura* au sens « la vérité » (*pravda*, voir ce mot ici même)¹. De l'emploi argotique les lexiques contemporains retiennent plutôt l'acception « drogue » dans la même veine que le français *herbe* ou l'anglais *green* pour désigner le cannabis ; mais l'usage des « caves » a conservé la valeur d'authentification dans les locutions *v nature* et *po nature*, littéralement « en / par nature », surtout employées de manière narquoise ou citées à des fins parodiques :

Nu čto, v nature, xorošij ja mužik?
Alors, n'est-ce pas que je suis un beau mec ?

Po nature, kak v fil'me dešėvom
Ma parole, on se croirait dans un film de série B.

Il en va de même pour l'adverbe *natural'no* « naturellement », généralement pris dans un sens ironique : « pardi ! ».

Cette relégation argotique ou familière de *natura* et son détournement carnavalesque ne sont pas sans analogue en français. Qu'on pense à la prononciation *natuuure* avec une voix flûtée sur la deuxième syllabe. Lorsqu'elle n'est pas idéalisée ou anthropisée voire peuplée de communautés historiques (les écocomplexes²), la nature – prise absolument, non la « nature de » – se dit volontiers de manière ironique. Narguant d'avance les adeptes du retour à la nature, les héros de Raymond Queneau dénonçaient « l'emmerdement de la solennelle ruralité », la « campagne dans toute son horreur, le long drap d'ennui et de chlorophyle » (*Saint Glin-Glin*).

À cela s'ajoute une particularité du russe : ce n'est pas un seul, mais bien trois mots et l'ensemble de leurs dérivés que nous renvoient les dictionnaires français-russe en regard du français *nature*. Et ces trois mots – *natura*, *estestvo*, *priroda* – se font mutuellement écho dans les dictionnaires en convoquant rien de moins que l'essence des choses, la vérité, l'univers, l'environnement. En guise d'illustration, voici la définition de l'un de ces noms, *estestvo*, dans le plus fourni des dictionnaires russes en un seul volume :

« nature [*estestvo*] : (...) Principale caractéristique naturelle [*prirodnoe*, adjectif dérivé de *priroda*] de quelque chose ; essence. 'Tondu et apprêté, le parc avait perdu son naturel [*estestvo*]' || Essence de la nature [*natura*], du caractère d'une personne. 'La méchanceté est contraire à la nature [*estestvo*] humaine'³

¹ S.M. Potapov, *Slovar' žargona prestupnikov (blatnaja muzyka)* [« Dictionnaire de l'argot des criminels »], Narodnyj komissariat vnutrennix del, Moscou, 1927. Réimpression en fac-similé parue en 1990 à 200 000 exemplaires !

² Sur ce point, une excellente synthèse est donnée dans le chap. III (« Y a-t-il une nature après la modernité ? ») de l'ouvrage de C. ; et R. Larrère, *Du bon usage de la nature (pour une philosophie de l'environnement)*, Paris, Flammarion, coll. « Champs (essais) », 2009 (première édition Aubier 1997).

³ S.A. Kuznecov, *Bol'šoj tolkovyj slovar' russkogo jazyka* [Grand dictionnaire raisonné de la langue russe], SPb, Norint, 2000, s.v.

Passons-les en revue dans l'ordre croissant de fréquence dans les textes⁴ :

1) Le slavonisme *estestvo* est, comme le latin *essentia* dont provient *essence*, un calque du grec *ousia* ; il est attesté dans les anciens textes slavons puis vieux-russes dans les principales acceptions du français contemporain : « essence », « réalité », « environnement terrestre des humains ». La définition du russe contemporain traduite ci-dessus donne la mesure du rétrécissement sémantique qu'a connue le substantif, essentiellement à partir du XVIIIe siècle, au profit des deux autres mots. Il est désormais affublé d'une tonalité grandiloquente ou pontifiante :

v glubinox ego estestva ševol'nulos' želanie (style « roman à l'eau de rose »)
« au tréfonds de son être [*estestvo*] se manifesta un désir.... »,
ženskoe estestvo
traduction possible de l'expression « éternel féminin » (all. « das Ewige Weibliche »)

Les vocables dérivés demeurent quant à eux fort courants. L'adjectif *estestvennyj* spécifie des phénomènes (objets ou processus) spontanés, qui ne doivent leur existence à aucune intervention extérieure :

estestvennaja poza
« une pose naturelle » – par opposition à « contrefaite »
estestvennyj otbor
« sélection naturelle » – par opposition, par exemple, à l'eugénisme.
estestvennyj prirost naselenija
« solde / accroissement naturel » (démographie)– par opposition au solde « migratoire »
estestvennyj jazyk
« langue naturelle » – par opposition aux langues « construites »
estestvennaja smert'
« mort naturelle » – par opposition aux morts « accidentelles » au sens large ; en revanche, à l'époque de Pierre le Grand, les textes officiels opposaient *natural'naja smert'* (avec l'adjectif dérivé de *natura*) à la mort politique : supplice au knout avec arrachage des narines, puis envoi au bain.⁵
estestvennye nauki
« sciences naturelles » – par opposition aux sciences « de l'homme ».
estestvennyj sputnik zemli
« satellite naturel de la terre » – par opposition aux satellites « artificiels ».

Sa forme adverbiale (*estestvenno*) vaut également comme cheville discursive, introduisant un dire comme relevant de la nature des choses et donc « allant de soi », ce qui peut représenter un coup de force argumentatif : « Ma banque préférée ? Most-bank bien sûr / naturellement [*estestvenno*] »⁶.

Mais l'expression nominale *la nature des choses* se dit, désormais avec le troisième des substantifs énumérés plus haut : *priroda veščej*. L'affaire s'est jouée au tournant

⁴ Statistique internet cohérente avec le dictionnaire de fréquence de 1977, ce dernier ne citant pas *estestvo*. (*Častotnyj slovar' russkogo jazyka*, dir. L. N. Zazorina, M., Russkij jazyk, 1977).

⁵ Anton Kless, « Smertnaja kazn' pri Petre I » [La peine de mort sous Pierre le Grand] ; en ligne <http://www.istorichka.ru/texts/1094015060/view/> <lien visité le 20 avril 2011>.

⁶ Cf. l'article de la monographie collective *Diskursivnye slova russkogo jazyka (opyt kontekstno-semantičeskogo opisanija)* [Les mots du discours du russe (essai de description contextuelle et sémantique)], édité par K. Kiseleva et D. Paijjar [D. Paillard], M., Metatekst, 1998.

des XVIe et XVIIe siècles, lorsque le slavonisme *estestvo* « nature » a commencé à laisser place, à peu près simultanément, à ses deux concurrents.⁷

2) Le latinisme *natura*, déjà sous la plume du prince Kourbskij dans sa correspondance haute en couleurs avec Ivan le Terrible durant le troisième quart du XVIe siècle, est glosé « *estestvo* » en marge : Kourbskij est émigré en Pologne où le vocable *natura* est déjà en usage depuis un siècle. Dans ses premières fixations russes, *natura* a les sens « caractère (individuel ou national) » et « propriété intrinsèque ». Au XVIIIe siècle, il sera également glosé « état » (*sostojanie*, par exemple dans « un état intermédiaire entre le mouillé et le sec »), « [ensemble de la] création » (*tvar*). Progressivement, ce latinisme détrône le slavonisme *estestvo* jugé de plus en plus pédant. Ainsi s'explique peut-être la fortune paradoxale des dérivés de *estestvo* au détriment du nom lui-même : ce slavonisme fut relégué au statut de base savante. Cette base a servi à construire l'adjectif mentionné plus haut, mais aussi de nombreux composés : le physicien fut un temps *estestvoslovec* litt. « physiologue » (*physio-* = *estestvo-*) ; on envisageait encore dans le dernier quart du XIXe siècle de remplacer *naturalist* par le composé *estestvoispytatel'* qui est son calque (*ispytatel'* « chercheur » reprend le suffixe *-iste*)⁸ ; ce dernier terme demeure en russe contemporain au titre de variante noble.

Bouté hors des terminologies scientifiques après son succès éphémère au XVIIIe siècle, *natura* a été capté par la psychologie de comptoir au sens de « caractère propre, tempérament », dans des tournures plus ou moins figées, dans les argots et jargons (l' « extérieur » au cinéma, le « nu » en art, les modalités de paiement dans les contrats) :

Èto ego natura
« c'est son caractère / sa nature / son tempérament »
neposredstvennaja natura
« une nature spontanée »
Privyčka – vtoraja natura
« L'habitude est une seconde nature »
ne videt' v nature
« ne pas voir en vrai / en nature »
pisat' s natury
« peindre d'après nature »
platit' naturoj ; oplata v nature
« payer en nature » ; « paiement en nature »

Cette évolution est également suivie par l'adjectif dérivé *natural'nyj* utilisé dans les dénominations commerciales de produits manufacturés à partir de matières premières brutes⁹ : *natural'nyj šelk* « soie naturelle », *natural'nyj mex* fourrure naturelle », *natural'noe vino* vin naturel (c'est-à-dire non chaptalisé), *natural'nyj jogurt* « yaourt bio » (quant au *yaourt naturel* du français, simplement dénué d'additifs, on le dira en russe *bez saxara* « sans sucre », *bez vkusovyx dobavok* « sans additifs de

⁷ Les manifestations de l'abandon du slavonisme au XVIIIe s. sont décrites de manière très documentée dans la monographie V.V. Veselitskij, *Otvlečennaja leksika v russkom literaturnom jazyke XVIII – načala XIX v.* [Le vocabulaire abstrait dans la langue russe aux XVIII – début XIXe], M., « Nauka », 1972

⁸ V.V. Veselitskij, *id.*

⁹ *Slovar'-spravočnik po russkomu jazyku dlja inostrancev, vyp. 2 (Prilagatel'noe)* [« Lexique-Mémento de russe à l'attention des étudiants étrangers. Volume 2 (L'adjectif) »], M. izd. moskovskogo un-ta, 1971, s.v.

goût »). Il est alors en concurrence avec l'adjectif signifiant « authentique, véritable » qui s'oppose quant à lui aux contrefaçons (« or naturel » : *zoloto nastojaščee*)

3) Le mot *priroda*, enfin, paraît calquer en russe le latin *nātūra* : le préfixe *pri-* associé à l'idée de présence, et le radical *rod-* correspondant à « naissance, naître, genre ». Il n'existe pas de consensus sur le caractère ancien ou tardif de ce vocable, mais son fonctionnement dans les textes du XVIIe s. est incontestablement celui d'un latinisme : la référence au latin se dénonce autant dans ses emplois tout-venant au sens de « origine », « lignée », « race » que dans son sens « organes génitaux » : le pluriel *prirody* ou l'adjectif au neutre pluriel *prirodnaja* (forme archaïsante) reproduisait l'euphémisme latin *natura, naturalia*, lequel continuait le gr. *phusis* (de *phuomai* « croître, pousser ») également attesté dans ce sens¹⁰.

S'y ajoutera une référence aux Lumières françaises, relevée chez Pouchkine par Vinogradov qui glose certains emplois de *priroda* ainsi : « ensemble des droits naturels de la personne humaine » ; Cf. cette description des paroles adressées par un flagorneur au tsar :

Он скажет: презирай народ,
Гнети природы голос нежный.
Он скажет: просвещенья плод —
Разврат и некий дух мятежный.

Il dira : « Méprise le peuple !
Étouffe la douce voix de la *nature*. »
Il dira : « Le fruit des lumières,
C'est le vice et un certain esprit de révolte »
(À *mes amis*, 1828, c'est nous qui soulignons)

C'est ce troisième larron, mot de traduction récent, et son dérivé adjectival *prirodnyj*, qui sera finalement retenu pour désigner l'environnement des entreprises humaines (*oxrana prirody* « défense de la nature »), ce dont elles procèdent (*Priroda ego ščedro odarila* « la nature l'a généreusement avantage »), ce dans quoi elles s'inscrivent : l'ensemble du règne animal et végétal (le *monde vivant* se dit *živaja priroda* litt. « nature vivante »).

¹⁰P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque (histoire des mots)*, P., Klincksieck, 1999 (nouv. éd. mise à jour), s.v.

RELIGION

Rémi Camus. Version d'auteur (dernière ?) avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

Le russe a fait sien le latinisme *religija*, comme la majorité des langues slaves¹, toutes confessions confondues².

1. *Religija* comme couleur locale

Les toute premières attestations de *religija* en russe décrivent les us des contrées catholiques : le mot confère une couleur locale aux descriptions, souligne la différence confessionnelle. Telle est notamment cette citation des archives du prince B. A. Kourakine, compagnon et beau-frère par alliance de Pierre le Grand, premier ambassadeur de Russie en poste à l'étranger, résidant en Italie l'année 1707 où il écrit :

Generaly est' u nix ot reližii [sic !], kotorye gradus imejut s biskupami
« Leur religion possède des généraux qui y tiennent le rang [latinisme *gradus*] d'évêques. »
(La forme *religija* notant l'occlusive [g] est également attestée dans ce texte.)

On affirme généralement que c'est *via* le polonais *religija* (anciennement *relia*³), vers la fin du XVIIIe siècle, que le latinisme aurait été véritablement acculturé en russe, à l'instar des avatars ukrainiens et biélorusses⁴, et aurait servi à parler en russe de la Russie. Sans doute faut-il également compter avec l'arrivée à Moscou, dans les années 1790, de Nobles français fuyant la Terreur, de l'*aura* de Joseph de Maistre, ambassadeur du Roi de Savoie auprès du tsar Alexandre Ier : on a parlé religion en français plus souvent qu'à son tour dans les salons. L'exemple suivant, extrait de la dizaine d'occurrences signalées dans l'œuvre de Pouchkine⁵ (1799-1837), procède d'un regard encore distancié sur les réalités de l'Empire russe :

¹ Exception faite du tchèque, du slovaque et du slovène qui ont toutes trois retenu un composé proprement slave comportant le radical *-bog-* « dieu ». Benveniste écrivait donc trop vite que « le latin *religio* (...) demeure, dans toutes les langues occidentales, le mot unique et constant, celui pour lequel aucun équivalent ou substitut n'a jamais pu s'imposer » (*Le vocabulaire des institutions européennes*, T.2, « Ed. de Minuit », Paris, 1969 : 267). En tchèque par exemple, les mots *religie*, *religion* sont attestés mais sont devenus des archaïsmes pour *naboženství* (*Slovník spisovného jazyka českého*, za ved. Boh. Havránka, Academia, Praha, 1989, t. 5). Sans parler du hongrois *vallás* relié à *vallani* « reconnaître, confesser », de l'islandais *trúarbrögð* (*trúar-* cf. anglais *trust* : « la foi ») ou de l'albanais *feja* (apparenté au latin *fides*, cf. l'italique *fe*, le français *foi*).

² Les voies par lesquelles il est parvenu en russe restent mal documentées. Ce mot est purement et simplement absent de toute une série de dictionnaires étymologiques slaves. Son absence dans les ouvrages bien connus de C. P. Cyganenko (1970) et G.A. Krylov (2005) poursuit le traitement idéologique réservé à ce terme dans les dictionnaires d'emprunts des premières décennies de la période soviétique. Le dictionnaire des mots étrangers de 1937 (réd. F. N. Petrov) donnait pour toute indication étymologique le mot latin, et pour toute glose une citation de Lénine qui assimile religion et superstition.

³ Kr. Długosz-Kurczabowa, *Wielki słownik etymologiczno-historyczny języka polskiego*, Wyd. Naukowe PWN, Warszawa, 2008, s. v.

⁴ *Etimolohičnyj slovnyk ukraïnskoï movy*, Naukova dumka, Kyïv, 2006 ; *Etymalagičny slovnik belaruskaj movy*, Belaruskaja navuka, 2011.

⁵ *Slovar' jazyka Puškina*, T.3 (red. V.N. Sidorov), AN SSR, Moskva, 1959, s.v. Également en ligne.

Ekaraterina javno gnala duxovenstvo (...). Ot sego proisxodit v našem narode prezrenie k popam i ravnodušie k otečestvennoj religii (...) Žal'! Ibo grečeskoe veroispovedanie, ot del'noe ot vsech pročix, daet nam osobennyj nacional'nyj xarakter.

(« De l'histoire de la Russie du XVIII », daté 02.08.1822)

« Catherine a ouvertement persécuté le clergé. (...) De cela provient, dans notre peuple, le mépris pour les popes et l'indifférence vis-à-vis de la religion. (...) C'est dommage ! Car la foi grecque, différente de toutes les autres, nous confère un caractère national particulier. »

Quoi qu'il en soit, à partir de la deuxième moitié du XVIIIe siècle, le latinisme *religija* se fait une place dans un ensemble de mots parvenus, *via* la filière slavonne, de Byzance.

2. Les concurrents de *religija*

Encore trop épisodique dans la première moitié du XVIIIe, le latinisme n'est pas immédiatement adopté par les lexiques plurilingues. Citons le plus connu, désigné par le nom du maître d'œuvre : le « *Lexique E. Weisman* ». Les entrées en sont en allemand ; ci-dessous, entre parenthèses carrées sont ajoutées des traductions approximatives des mots russes isolés donnés comme équivalents :

Religion,

věra [« foi, croyance »], *zakon* [« loi »], *blagočestie* [« piété »]. Um die Religion streiten, certare pro aris, *o věřě sporiti, rasprju iměti*, der Religion nichts achtet, cui nec ara, nec fides, *nikakuju věru nepočitajuščii, nečtuščii, nikakija věry neimějuščii, neimuščii*

Religionskrieg,

bellum sacrum, vojna o věřě

Religionsgenosß,

socius religionis, odnověrec'

(Deutsch-lateinisch & Russisches Lexikon..., St. Petersburg, 1731, s.v.)

Il faut détailler un peu chacun de ces trois mots russes qui correspondent à l'allemand *Religion* et sont attestés dès les premières traductions de la Bible en vieux-slave.⁶

Zakon : la religion-dogme.

Ce mot traduit le gr. *nomos* « loi » dès les premiers écrits vieux-slaves, en particulier dans son sens culturel. La première glose ci-dessous est empruntée à un dictionnaire de la langue ancienne, et la seconde reflète l'écho de cet emploi dans le grand dictionnaire de l'Académie impériale de 1900 :

Svod npravstvennyx i obrjadovyx pravil kakogo-libo religioznogo učenija, veroispovedanija...

Slovar' drevnerusskogo jazyka XI-XIV vv. (v 10-i tomx), M. 1990.

« Ensemble / Recueil des règles morales et rituelles d'une doctrine religieuse, d'une confession »

Opredeľennyj obraz bogopočitanija ; polnaja sistema učenija, npravstvennyx pravil i postanovlenij, sostavljajuščaja kakuju-libo religiju. Zakon iudejskij, magometanskij..

« Type déterminé de culte divin ; système intégral d'une doctrine, des règles et dispositions constituant une religion. *Loi judaïque, mahométane.* »

⁶ On se reportera ici-même aux articles « Vérité » (*vera* est l'avatar slave de *verus* « vrai ») et « Loi » (*zakon*).

Cet emploi, qui sera progressivement relégué en fin d'article des dictionnaires, est désormais restreint à quelques expressions faisant figure de slavonismes : *Zakon Božij* « la loi divine ». « Ancien Testament » et « Nouveau Testament » qui se disaient également *Staryj / Novyj Zakon* (ou à l'aide de composés : *Staro-* et *Novozakonie*) sont à présent désignés seulement à l'aide du mot *zavet* « précepte, testament », avec le préverbe *za-* interprété ici « en avance, en prévision », et *vest'* « ce qui est porté à la connaissance, une nouvelle ».

Blagočestie : la religion-piété.

Le mot est constitué des radicaux signifiant « bon » (*blag-*) et « respect » (*čest-*). Le *Dictionnaire en six langues* de 1763⁷, ordonné suivant un principe thématique, mentionne *blagočestie* à deux reprises :

Dans le chapitre « Des vertus & des vices » (§22), *blagočestie* est mis en correspondance avec :

fr. Piété, Dévotion, all. Frömmigkeit, Gottseligkeit, angl. Godliness (..) *Euseveia*, lat. Pietas.

Dans dans le même ouvrage l'adjectif dérivé *blagočestivyj* est traduit « pieux, religieux », et en face du français *impiété* est donné *irreligion* pour *bezbož'e* (littéralement : état de qui est sans Dieu), *zločestie* (composé substituant *zl-* « mal, mauvais, caco- » à *blago-* « bien, eu- »).

Dans le chapitre « De l'Église & des affaires ecclésiastiques » (§26), *blagočestie* est donné en regard des mots suivants :

fr./angl. Religion, all. Gottesdienst, Gottesfurcht, grec. *Euseveia*, lat. Religio.

Le point commun aux deux entrées citées est le grec *euseveia* qui signifie « piété, respect des dieux ou des parents », et dans le Nouveau Testament : « piété, crainte de Dieu »⁸. Le mot slavon représente son calque exact ; aux radicaux « bon » (*blag-*) et « respect » (*čest-*) correspondent terme à terme le grec *eu-* « bon » et *sev-* associé aux notions de « respect », « crainte », étymologiquement : « retrait »⁹.

On trouve pareillement dès le vieux slave les calques du composé en *theo-* (slave *bogo-*) : *theoseveia* « crainte de Dieu », et ses composés (cf. allemand *gottesfürchtig*, vieux-tchèque *bohobojný*) ; les deux séries de calques du grec sont présentes en slavon :

blagočestie, blagočestvovanie « piété » – *blagočestiv(n)yj, blagočestnyj* « pieux »
bogočestie, bogočtie « piété » – *bogočestiv(n)yj, bogočtivyj, bočestnyj* « pieux » – *bogočtec* « un dévot »

La correspondance avec le latinisme est là aussi documentée :

⁷ *Slovar' na šesti jazykax, Rossijskom, Grečeskom, Latinskom, Francuzkom (sic), Nemeckom i Anglijskom (sic)...*, pri Imperatorskoj Akademii Nauk, SPb, 1763.

⁸ *Dictionnaire Grec-Français du Nouveau Testament*, préparé par J.-Cl. Ingelaere et alii, « Alliance biblique universelle », sans date (adaptation du lexique grec-anglais de Barclay & Newman).

⁹ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque (Histoire des mots)*, Paris, Klincksieck, 1999, [Nouvelle édition].

Latinski imja bogočestie, glagoletsja religio, proizvoditsja že ot glagola religo siest' objazuju.
Izobret veščej, 19

« En latin, le nom *bogočestie* se dit *religio*, lequel provient du verbe *religo*, c'est-à-dire 'j'oblige' ».

Seule la première s'est maintenue en russe. Au XIXe siècle, le « Littré russe » dont la première édition remonte à 1880, remplace *blagočestie* par son paronyme *blagopočitanie* qui n'est pas glosé dans le dictionnaire, mais apparaît dans le corps de l'article *blagočestie* :

blagočestie istinnoe blagopočitanie ; blagogovějnoe priznanie božestvennyx istin i ispolnenie ix na dělě.

« *blagočestie* - véritable piété (*blagopočitanie*) ; reconnaissance dévotieuse des vérités divines et leur mise en application effective. »

(Vl. Dal', *Tolkovyj slovar' živago velikoruskago jazyka*, T.1, Spb-M., 1880)

Vera (věra) : la religion-foi.

Les lexiques multilingues consultés traduisent tous *vera* à l'instar du dictionnaire en six langues déjà cité :

« Foi, Croyance, all. Glaub, angl. Faith or Belief (...) gr. *Pistis*, lat. Fides »

Toutefois, dans ses *Considérations sur l'ancien et le nouveau style* (1803 – 1813 – 1818)¹⁰, l'amiral Shishkov, tête de file des slavophiles et des « archaïstes » (cf. notre brève présentation de la langue russe), dénonçait un barbarisme : la substitution du mot *religija* au mot *vera*¹¹.

Vera traduit « religion » en fonction de complément du verbe *ispovedat'* « confesser, professer » : de l'expression *ispovedat' veru* « professer une foi, une religion » provient le composé savant *veroisповедание*, qu'on traduira « confession » lorsqu'il est en concurrence avec *učenie* litt. « enseignement ».

4. De la religion universelle à la conciliarité russe

Seul le terme *religija* paraît susceptible de renvoyer en même temps à l'institution ecclésiastique et à ses règles, aux relations ritualisées avec les Dieux, mais aussi à une adhésion ressentie comme individuelle et intime à quelque principe absolu¹², emploi que ne retiennent pas les dictionnaires monolingues contemporains dont les gloses sont très restrictives :

1. *Odna iz form obščestvennogo soznanija ; sovokupnost' duxovnyx predstavlenij, osnovyvajučixsja na vere v sverx"estestvennye sily i suščestva (bogov, duxov), kotorye javljajutsja predmetom poklonenija (...)*

2. *Ta ili inaja vera ; veroispovedanie.*

(*Bol'šoj tolkovyj slovar' russkogo jazyka*, SPb, « Noring », red. S.A. Kuznecov, 1998)

1. Forme de conscience collective ; ensemble de représentations spirituelles fondée sur la foi en des forces et des créatures (dieux, esprits) qui font l'objet d'un culte (...)

¹⁰ *Rassuždenie o starom i novom sloge rossijskogo jazyka*. SPb.

¹¹ Cité par V. V. Vinogradov, *Istorija slov*, M., 1994 : 826.

¹² La polysémie du mot *religion* répond à la multiplicité des étymologies proposées et revendiquées dans les textes anciens. Cf. *Vocabulaire européen des philosophies*, dir. par B. Cassin, Seuil / Le Robert, P., 2004. s.v. « *religio* ».

2. Telle ou telle confession. (...)

Il faudrait au moins ajouter, en suivant par exemple l'article « religion » du Petit Robert, « sentiment de respect, de vénération ou sentiment du devoir à accomplir (comparé au sentiment religieux), objet d'un tel sentiment » (*ne delat' iz čego libo religii* « ne pas faire une religion, un dogme de »), et également dégager des emplois décrivant un engagement individuel.

Les glissements d'une acception à l'autre sont courants et dépendent de la syntaxe du mot. En voici un exemple extrait d'un livre consacré à V. Rozanov (1856-1919), l'inventeur d'une « religion du sexe » (au sens de « sexualité » : *religija pola*) rencontrant *in fine* le thème de la mort :

« Kto ne znal gorja, ne znaet i religii » - *vdrug zapisyvaet Rozanov, i èto slyšat' nemnogo stranno iz ego ust. Potomu što do six por on ispovedoval imenno religiju radosti, religiju pola, religiju ustroenija človeka na zemle. Molitva dlja nego soedinjalas' s tancem vo imja Boga-Otca, vyzyvavšego vostorg – vostorg začatija, roždenija, bytija. No vot prixodit smert', i molitva soedinjaetsja s plačem, s gorem, s priznaniem svoego i vseobščego ničtožestva.*

(A. Sinjavskij, « *Opavšie list'ja* » V.V. Rozanova, Syntaxis, Paris, 1982 : 71)

« 'Qui n'a jamais connu l'affliction ne connaît pas **la religion**', – note soudain Rozanov, et entendre cela de sa bouche est un peu étrange. Parce que jusqu'alors il professait justement une **religion de la joie, une religion du sexe, une religion du bien-être de l'homme sur terre**. Pour lui, la prière ne faisait qu'un avec une danse au nom d'un Dieu le Père suscitant l'euphorie – euphorie de l'enfantement, de la naissance, de l'être. Mais voici qu'arrive la mort, et la prière s'associe aux pleurs, à la tristesse, à la reconnaissance d'une vacuité aussi bien individuelle qu'universelle. » (c'est moi qui souligne – RC)

Andreï Siniavski cerne par ajouts successifs de compléments de noms un type de religion – une « religion de » (*religija* + génitif) – qui s'interprète comme un culte rendu à tel aspect de l'existence ; ainsi, une « religion de la joie » favorise ce qui, dans la vie, est source de joie, privilégie certains comportements, voire aussi des commandements, pourquoi pas un clergé (puisque'il s'agit également de « professer » cette religion) ? Mais relevons que la note de Rozanov concerne le sentiment religieux, ancré dans une expérience individuelle et dans le for intérieur que pointe le mot *gore* : « peine, chagrin, affliction, tristesse, malheur ». C'est aussi la religion sans complément que Rozanov a choisie pour intituler son livre *La religion et la culture (Religija i kul'tura)*, et qui se trouve dans ce contexte minimal compatible avec l'ensemble des interprétations du latinisme.

État

Rémi Camus. Version d'auteur (dernière ?) avant publication dans *Tour du monde des concepts*, sous la dir. de P. Legendre, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2014.

La majuscule du mot « État » signale, en français, l'appartenance de ce terme à la nomenclature du droit international, lui confère le statut de concept traité à bon droit dans les dictionnaires encyclopédiques. Il est donc loisible d'en déterminer en toute exactitude les équivalents reçus dans le voisinage proche de la Russie, ici arbitrairement réduit aux pays de langues slaves, à quelques incartades près. Les trois solutions de traduction qui se dégagent permettront de mieux situer le vocable russe *gosudarstvo* :

1) La solution la mieux représentée est la continuation d'un terme helléno-slave provenant des écrits vieux-slaves : le vieux-slave *drŭžava* lié au verbe *drŭžati* « tenir, posséder » traduisait les emplois politiques du gr. *krátos* « pouvoir, souveraineté ». Ainsi se dit *État* en bulgare (*dŭržava*), macédonien (*država*), serbe, croate et slovène (*država*), ukrainien (*deržava*), biélorusse (*dzjaržava*).

En russe, le mot *deržava* n'appartient pas à la terminologie des institutions et se traduit « puissance » :

sverxderžava « super-puissance »
sojuznye deržavy « les Alliés » (2^{ème} Guerre mondiale)
Velikaja deržava « grande puissance » (notamment appliqué aux membres permanents du Conseil de Sécurité de l'ONU).

Ce mot, ou encore *deržavnoe jabloko* « pomme de la puissance », désigne également l'orbe, emblème de la monarchie hérité de l'empire Romain *via* la Pologne. Plusieurs dérivés poursuivent les calques slaves du grec qu'Ivan IV avait ajoutés à sa titulature après les conquêtes des khanats de Kazan et Astrakhan :

samoderžavie « autocratie »
samoderžec « despote »

Dans les textes russes contemporains, *deržava* est la contrepartie noble de *imperija*, lequel évoque désormais l'« Empire du Mal » reaganien.

2) une adaptations du latinisme *État* (< *status rei publicae* « forme de gouvernement »), parfois avec une initiale chuintante [š] dénonçant un truchement allemand : tchèqu *stát*, slovaque *štát*, ruthène *štat*.

Il s'agit bien d'une seconde ligne aréale de diffusion, comme en témoignent l'albanais *shtet*, le roumain *stat* et, de manière plus frappante, le calque hongrois *állam* forgé tardivement (1836) sur le radical de *állás* « station »¹.

En russe, l'emprunt du moyen-néerlandais *staet*, *staten* est attesté dans l'ouvrage rédigé en Suède par Kotošixin, *La Russie au temps d'Alexis Mikhaïlovitch* (dernier quart du XVII^e). *Staty* n'y apparaît qu'en référence à l'expression *gollandskie staty*

¹ Zaicz Gábor (éditeur), *Etimológiai szótár. Magyar szavak és toldalékok eredete* [« Dictionnaire étymologique. Origine des mots et des suffixes hongrois »], Budapest, Tinta Könyvkiadó, 2006, s.v.

pour traduire le néerlandais *staten* (substitué à la désignation officielle des Provinces unies : *De VII Vereenigde nederlandsche Provinciën*) ; témoignage de son siècle, ce livre n'a guère eu d'influence, puisqu'il ne sera redécouvert et publié qu'au cours du XIX^{ème} siècle. C'est seulement avec les réformes de Pierre le Grand au début du XVIII^e s. que s'acclimatera le germanisme, suivant une répartition souvent énigmatique de l'orthographe : tantôt *stat*, tantôt *štat*.

Dans la « Table des rangs » (*Tabel' o rangax*) instituant quatorze degrés de noblesse (1722), la variante avec initiale sifflante se trouve dans les titres des hauts fonctionnaires civils (= adjectif *statskie*) : *stats-sekretar'* (secrétaire particulier du tsar), *stats-dama* (du holl. *staatsdame* ? dame d'honneur de rang III), *statskij sovetnik* « conseiller d'État ». Ce mot tombera en désuétude en même temps que l'institution de la *Table des rangs* en 1917.

La variante avec chuintante *štat* désigne notamment les « états de personnel », documents officiels fixant les effectifs et traitements des administrations d'Etat. Elle seule demeure en russe contemporain, continuant les deux sens : « civil » par opposition à « militaire » (adjectif *šatskij* : *v šatskom* « en civil ») ; mais aussi, au pluriel, *štaty* « personnel (d'une entreprise, d'une institution) » à côté de l'autre emprunt *kadry* : *Otdel kadrov* « service des ressources humaines », *štatnik* (fam.) « membre du personnel ».

C'est enfin *štat* qui traduit la notion d' « état fédéré » auquel le français hésite parfois à accorder une majuscule : *Soedinënyye Štaty Ameriki* « États-Unis d'Amérique » (familièrement réduits à *Štaty*), *štat Kalifornija* « l'état de Californie », *indijskie štaty* « états indiens ».

Jamais le germanisme ne s'imposera pour traduire la notion d'État, hormis les contextes de traduction, cf. le lexique de Weisman (version russe de 1731) : « *Staat, respublica, status*, [en cyrillique :] *štat, oblast'* [province], *spisok* [liste], *oklad* [salaire] (...) ». Il faut en effet compter avec le poids multiséculaire de la solution retenue en Russie, qui sera dans notre troisième point.

3) Parmi toutes les langues slaves, les équivalents polonais et russe de « État » font bande à part, respectivement : *państwo* et *gosudarstvo*.

Ces mots sont bâtis sur un modèle suffixal qui n'est pas sans analogues : on le retrouve dans le français *principauté* ou les analogues slaves de celui-ci comme le russe *knjažestvo*, le lituanien *kunigaikštystė* (désignation du Grand-duché de Lituanie, XII-XVII^e ss.).

Le suffixe slavon *-stv-* qui s'ajoute à *gosudar'* et *pan* « souverain », se trouve dès le corpus vieux slave pour désigner une fonction, une condition, un état dont la nature est spécifiée par le radical : la fonction de diacre, de moine, d'empereur, d'humain ; mais aussi l'exercice de cette fonction, ainsi que quiconque l'exerce, d'où la même ambivalence en russe et en français : *čelovečestvo* « l'humanité » – propriété (la condition humaine) ou totalité (les humains).

Le *Dictionnaire de la langue russe des XII-XVII siècles* recense les valeurs suivantes :
- fonction de souverain : *byt' na gosudarstve* « être souverain » (« litt. « être sur la souveraineté »)

- exercice de cette fonction : « la dixième année du règne (*gosudarstva*) du Grand Prince Vasilij Ivanovič de toute la Russie » (Chronique, 1515, Sof. II let)
- territoire défini par cette fonction, État : « Ivan ne se détournera point du service de l'État (adjectif *godarevoj* « du souverain »), n'ira dans aucuns autres États (*gosudartstva*) » (Arx. str., 1635).

Le caractère exclusif de la prédication signifiée par *-stv-* dont l'expression française « sous l'empire de » donne une idée, n'est peut-être pas étranger à la présence de ce suffixe dans maints dérivés russes contemporains stigmatisant un défaut :

<i>naxal</i>	« un impertinent »	=> <i>naxal'stvo</i>	« l'impertinence »
<i>p'janyj</i>	« ivre »	=> <i>p'janstvo</i>	« alcoolisme »
<i>vreditel'</i>	« saboteur »	=> <i>vreditel'stvo</i>	« sabotage »

Ce modèle par suffixation a essaimé au-delà de la famille des langues slaves. Notamment dans certaines des langues modernes traduisant *État* au moyen de la racine germanique attestée dès le gotique *waldan* « règne, dominer ». Le lituanien a *valstybė* comportant le suffixe de qualité *-ybė* ; le finnois *valtio* est un néologisme forgé au XIXe s. sur *valta* « puissance » à l'aide du suffixe *-io* après une hésitation avec un autre suffixe finnois, *-sto*, qui ressemblait à s'y méprendre à la finale slave *-stvo / -stwo* (en slave, *-o* est une désinence du singulier)²

Quant au radical, il est difficile de retracer précisément les modalités de son apparition. Aussi bien le polonais *pan* (d'origine obscure) que le russe *gosudar'* succèdent à *gospodar'* « souverain », largement attesté dès le vieux slave. Or les anciens textes ne permettent pas d'établir le moment de ce changement en russe : en lieu et place des deux termes s'utilisaient des graphies abrégées ambiguës *gosdar* ou *gsdr'stvo*. Tout au plus peut-on avancer que le mot *gosudarstvo* apparaît au tournant des XV^e-XVI siècles, au même moment où se forge le latinisme occidental *État* (le *Prince* de Machiavel fut publié en 1532).

Un paradoxe est à noter. Le slavonisme *gosudarstvo* « État » est bien du côté des institutions sociales, et ressenti à ce titre comme une pièce rapportée ; témoin, la fortune accordée aux récits de la *Chronique* retraçant l'appel des Varègues : la première dynastie régnante en terrain russe fut d'origine scandinave. La situation s'inverse lorsqu'on considère le terme qui exprime l'appartenance ethnique, le lien communautaire censé organique et toujours distinct des institutions d'État en Europe de l'Est par différence avec le modèle occidental popularisé par Renan : ce terme est alors le latinisme *nacija* (< *natio*)³.

² Hésitation mentionnée dans l'ouvrage de Kaisa Häkkinen, *Mistä sanat tulevat? Suomalaista etymologiaa*. [« D'où viennent les mots ? Etymologies finnoises »], Tietolipas 117. SKS. Helsinki 1990, p.141. Le néologisme *valtio* (XIXe siècle) aurait été initialement critiqué, et *vallasto* (*valta* + *stO*) paraissant « sémantiquement plus cohérent ». [Outi Duvallon, com. pers.]

Le suffixe finnois *-sto* forme des désignations d'ensembles, collections : *puu* « arbre » > *puisto* « jardin » ; *tähti* « étoile » > *tähdistö* « constellation » ; le suffixe *-io* qui lui fut quand même préféré semble plutôt décrire une forme correspondant à une notion : *naama* « visage » > *naamio* « masque » ; *kuva* « image » > *kuvio* « figure » ; *neljä* « quatre » > *neliö* « carré » ; *hymy* « sourire » > *hymiö* « émoticône ».

³ Sur le paradoxe similaire en allemand, cf. Etienne Balibar, « Au sujet de la « Nation » dans les *Reden an die deutsche Nation* de Fichte », exposé à la journée de travail *Les avatars de natio* (Caen, 2004).

Admettons, après certains étymologues, que *gosudar'* est une déformation de *gospodar'* (influence du mot *sud* « tribunal » ?). cette étymologie est assurément contestable, mais est symptomatique d'une donnée incontestable : il s'agit en tout état de cause d'un mot qui n'a cessé d'être érodé, malaxé voire raccourci. Il a donné par aphérèse l'appellatif *sudar'* « monsieur », réduit à son tour à une particule finale de politesse -s qui pouvait, au XIX-ème siècle s'accoler à tout constituant de la phrase et conférait une tonalité obséquieuse au discours. D'autre part, la phraséologie révolutionnaire a inventé la forme apocopée *gos-* : *gosvlast'* (Lénine) « pouvoir étatique ». La terminologie soviétique en a généralisé l'usage dans un nombre impressionnant de mots composés : *gosplan* « Comité d'État à la planification au sein du Soviet des ministres de l'URSS », *gosbank* « banque d'État », *goszakaz* « commande d'État », *gosbjudžet* « budget d'État » etc. Dont de nombreux termes souvent moqués en URSS : *gosdača* « villas attribuées aux hauts fonctionnaires », *gosstrax* « Direction de la Mutuelle [straxovanie : assurance] d'État du Ministère des Finances de l'URSS » qui peut également se lire « terreur [strax] d'État »... Dans la langue des étudiants, les terribles *gosy* sont les examens d'État.

En fin de compte, au déverbal statique État dont la majuscule même contribue à souligner la pérennité en lui donnant un faux air de « 'designateur rigide »⁴, le russe oppose un vocable *gosudartvo* qui ne cesse de s'éroder, se déformer, et qui est forgé sur la désignation d'une fonction dont le référent lui-même est appelé à toujours changer : le souverain.

⁴ Rappelons que pour S. Kripke, les Noms Propres sont dits « designateurs rigides » parce qu'ils réfèrent chacun à une seule entité dans tous les mondes possibles. Suivant cette hypothèse, N. Sarkozy serait-il noir américain du parti démocrate, il n'en serait pas moins N. Sarkozy.